

Le Quartier Latin

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1960

VOLUME XLII — NUMÉRO 37

LE MYSTÈRE DES SPORTS

POLY VEUT SAVOIR

Aujourd'hui lundi 15 février 1960, à 1 h. 30 p.m., Polytechnique en Conseil espère toujours entendre la voix du Directeur du Comité des Sports et du Centre Social.

Le silence est d'or, mais il y a "D'Or et Dort". Il ne faudrait pas pousser notre patience à bout.

Nos représentants étudiants sur ces deux Comités ne sont pas en mesure de nous renseigner, et il semble que ces mêmes représentants soient fortement invités au silence sur ce qu'ils savent. Sait-on au moins la différence entre un représentant et un délégué?

On nous a souvent accusés de nous mêler de tout, sauf de nos affaires; or, les Sports et le Centre Social sont nos affaires (\$\$\$) et nous sommes résolus à nous en occuper. Croyez-le!

Le Conseil de l'Association des Étudiants de Polytechnique

«NOUS NE SOMMES QUE TOLÉRÉS»

M. Roger Bordeleau, président de l'Association des Diplômés

M. Roger Bordeleau m'a reçu dans son bureau d'optométriste. M. Bordeleau est président de la Ligue du Bien-Être Visuel et président de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal. C'est à ce dernier titre qu'il a accordé une entrevue au "Quartier Latin".

Dans le marasme où croupit l'AGEUM, dans l'incompréhension érigée en système où nous tiennent les "autorités" de l'Université, dans la cage aux chimères où nous relèguent les politiciens comme dans celle, la cage aux singes, à travers les barreaux de laquelle le bon peuple canadien-français nous jette des "peanuts", dans toute l'ampleur de notre situation d'étudiants, dis-je, il est bon de se chercher des alliés.

Et ces alliés, où les trouverons-nous sinon chez nos prédécesseurs, ces braves types arrivés là où sont toutes nos espérances, dans la joie et le bonheur, l'argent et la famille. Mais hélas, pensez-vous, ils se fichent bien de nous ces professionnels, "anciens étudiants". Ils en ont fini, eux. Or, sachez-le, il en est qui se souviennent et qui agissent.

Vous ne me croyez pas! Moi non plus je ne le croyais pas... jusqu'à aujourd'hui.

Roger Bordeleau, à vous la parole.

— L'Association des Diplômés de l'Université de Montréal a pour but de grouper les anciens de l'Université, autour de l'Université; de les faire servir à aider et l'Université et les étudiants. Nous aiderons la première en lui développant des sympathies. Nous aiderons les seconds en déployant, quand il y a lieu et qu'on le demande, un jeu d'influences à tous les échelons. Nous avons aussi fondé un système de bourses pour venir en aide aux étudiants moins fortunés. Et le sauriez-vous! Nous avons en caisse \$25,000 que nous n'avons pas distribués pour la bonne raison que nous n'avons pas eu assez de demandes?

— Pourquoi?

— Peut-être parce que le "Quartier Latin" n'a pas publié les communiqués que nous lui avons fait parvenir...

— Quelle est votre position vis-à-vis les pouvoirs politiques?

— Bienveillante neutralité. Nous ne voulons servir les intérêts d'aucun parti politique. Personnellement, je me méfie en particulier d'un certain parti qui a trop tendance à s'accaparer, pour son profit, tout ce qui agit un tant soit peu dans la province de Québec.

— Vis-à-vis les autorités de l'Université de Montréal?

— Nous sommes dans la même position devant l'"Autorité Universitaire" que l'est l'AGEUM. C'est-à-dire que nous ne sommes que tolérés. Toujours on nous met des bâtons dans les roues... comme lorsque l'association a voulu prendre la part des étudiants dans la grève d'il y a deux ans, comme lorsque nous avons voulu appuyer l'entreprise des "Trois".

— Et l'AGEUM?

— Nous sommes toujours tentés d'avoir des contacts les plus étroits possibles avec les étudiants. Nous avons fait le premier pas: parmi nos conseillers, il y a une place réservée à un membre de l'AGEUM, habituellement le président. Par exemple, Georges Hooper a assisté à toutes nos réunions pendant son mandat.

— Et Hubert Reid?

— Nous n'avons pas vu Reid une seule fois.

— Nous avons l'impression, nous qui sommes encore à l'Université, que dès leur sortie de la Grande École les diplômés passent dans l'autre camp: celui des dirigeants politiques, des professeurs, des parents... des adultes en somme. Ils ont tourné casaque, ils ont perdu tout contact avec les étudiants actuels de l'Université...

Monsieur Bordeleau, à vous.

— C'est vrai, en grande majorité. Mais peut-être ont-ils l'impression d'être de trop à l'Université.

— auprès des autorités?

— Oui.

Il y a des rencontres entre professionnels et étudiants au niveau des spécialités. Surtout à ce niveau. Par exemple, j'ai chaque année des stagiaires auprès de moi, dans l'exercice de ma profession. Mes confrères de toutes les facultés en font autant. Ce contact existe.

Mais il est trop vrai qu'il y a apathie. Il y a trois ans nous avons invité Mgr Lussier à donner un exposé sur les conditions financières de l'Université. Eh bien, sur 10,000 diplômés invités, il en est venu 50. Mais encore, remarquez que l'Association des Diplômés compte 3,000 membres actifs, qui payent cotisation et qui veulent prendre contact, comprendre, agir.

— Appuyez-vous les demandes de l'AGEUM en matière de gratuité scolaire et d'accessibilité pour tous à l'éducation?

— Nous sommes pour le principe de l'accessibilité pour tous à l'éducation. Mais dans le contexte actuel, dans les conditions quasi intenable faites à l'enseignement universitaire: locaux trop peu nombreux et mal équipés, cadres professoraux déficients et insuffisants, nous trouvons qu'appliquer la gratuité scolaire actuellement serait prématuré.

Devant une situation de fait telle que la gratuité scolaire, les diplômés craindraient que leurs propres enfants ne puissent tous se qualifier et que trop d'entre eux n'entrent à l'Université par suite d'une élimination trop rigoureuse, d'une rivalité trop acharnée.

— Quelle est la position de l'Association des Diplômés vis-à-vis les octrois fédéraux aux universités?

— Tout le monde respecte le principe de l'autonomie. Mais cela, tant que cette autonomie ne devient pas un moyen de restreindre l'avancement de l'Université.

On parle d'autonomie... mais il n'y en a plus! Je n'ai à donner que l'exemple de la "Commission des Études" de l'Université de Montréal qui est un véritable baillon pour l'enseignement. En cela l'Université se montre autant sinon plus centralisatrice qu'Ottawa.

La solution que nous proposons au problème des octrois? — Que, sur le plan provincial, il y ait un organisme-tampon comme l'est, sur un autre plan, la "Conférence des Universités du Canada".

— A ce sujet, que pensez-vous de la solution Sauvé?

— Monsieur Sauvé avait la clé de la solution: d'un côté, il réglait la question des octrois fédéraux, de l'autre, il garantissait aux universités des subventions statutaires. L'Honorable Antonio Barrette ne semble pas avoir compris cela car, semble-t-il, ce n'est pas la position qu'il adopte. Nous le lui avons dit dans notre "Bulletin".

— Quelle influence, croyez-vous, peut exercer votre Bulletin?

— Le Bulletin de l'Association a certainement 7 à 8,000 lecteurs. De plus, ses principaux articles ont toujours été

repris par les quotidiens de Montréal ce qui leur accorde une influence certaine.

J'admets qu'antérieurement nous étions trop neutres. Cela a changé. Nous n'hésitons plus à prendre position. Par exemple, l'Association était d'accord sur le premier Mémoire des étudiants sauf la restriction que j'ai faite sur la gratuité scolaire. Et cela, nous l'avons recommandé à l'attention du gouvernement pour qu'il l'étudie et qu'il l'accepte!

Monsieur Bordeleau ajoute, à la suite d'autres questions:

— A l'Université de Montréal, on n'a pas cette mentalité catholique et nationale qu'il devrait y avoir. C'est là, d'ailleurs, le seul reproche que j'adresse au "Quartier Latin" de ne pas montrer cette préoccupation du fait religieux et français que nous devrions avoir à l'Université.

— Que fait l'Association pour donner à l'intellectuel le prestige qu'il devrait avoir dans la province de Québec?

— Cela est dans nos buts qu'en élevant le prestige de l'Université nous obtiendrons pour l'intellectuel ce prestige que vous demandez.

Et l'on sait que quand il y a un problème, on ne se tourne pas vers l'Université pour recevoir conseils et avis. On consultera par exemple le "Devoir".

L'Université n'est pas ce foyer de culture qu'elle devrait être.

Jacques Maher

LAVAL REJETTE LE DÉBAT VILLENEUVE

Le débat Villeneuve n'aura pas lieu.

L'heure où nous allons sous presse, l'Université Laval refuse de participer au débat Villeneuve. A la suite de cet incident, le débat entre les Universités Montréal, Sherbrooke, Laval et Ottawa n'aura pas lieu cette année.

Pour ceux qui ignorent ce qu'est ce débat, précisons que c'est déjà une vieille tradition qui réunit les quatre universités. Il y a dix ans, c'était un des événements universitaires les plus chics. On portait alors la tenue de gala et le Barreau était brillamment représenté. A ce débat chaque université reçoit à son tour. Les visiteurs prennent pour la négative, tandis que les hôtes défendent l'idée discutée.

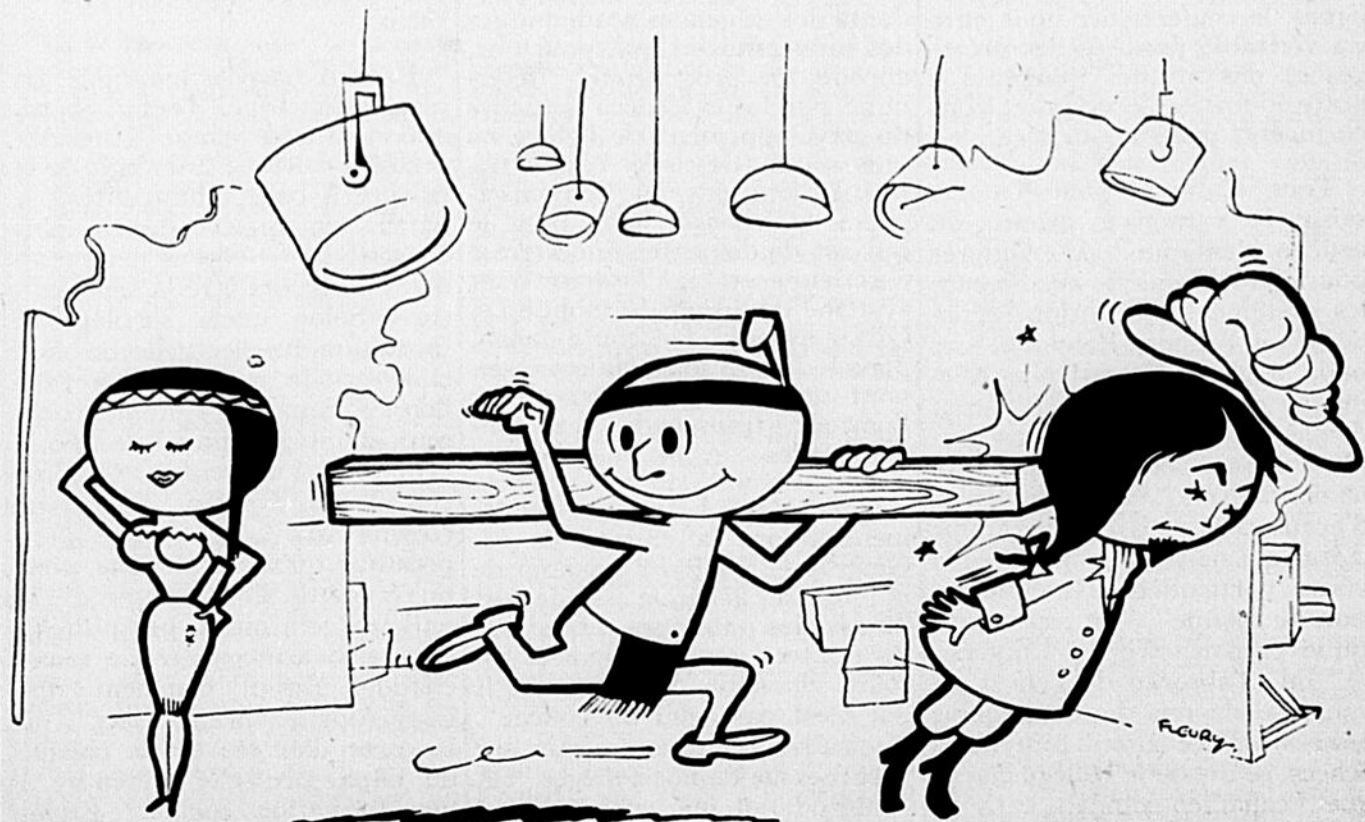
Depuis deux ou trois ans cette lutte oratoire avait perdu de sa popularité.

Mais cette année on se proposait de lui donner une nouvelle vigueur. Le sujet devait être la "liberté de presse dans les universités canadiennes". Les orateurs les plus éloquents s'apprétaient à s'y affronter.

Malheureusement, tout ceci n'était que projet, et André Gareau, directeur du Comité d'Éducation, qui devait présider l'assemblée au débat de vendredi, s'avoue fort désappointé de la tournure des événements.

Cependant, les étudiants regretteront que cette initiative de Laval vienne en contrevention avec les espoirs fondés sur ce "symbole de la culture cicéronienne" que nous tenons de l'hellénisation des Anglo-Saxons, et qui après avoir fait le tour de l'Europe a passé à Québec...

Yves Carrières



SI BAPTISTE SAVAIT... les 18-21-23-26 et 29 février et les 3 et 5 mars

Ce paquet de cigarettes auquel on tient!

La législature de Québec adoptait récemment un ensemble de dispositions dans le cadre de la refonte de la loi de l'Instruction Publique. L'une de ces dispositions (article 26) prévoit que les commissions scolaires peuvent prélever une contribution mensuelle sur les contribuables. Cette taxe serait de 50 cents par élève étudiant dans les classes de première année du cours primaire jusqu'à la septième année. Pour les élèves de huitième et neuvième années, elle s'élèverait à \$1 par tête. Quant aux années subséquentes, la taxe serait fixée à la discrétion des commissions scolaires.

Cette imposition devrait être supportée par les propriétaires, mais chacun sait que les locataires finissent toujours par faire les frais de pareille taxe. Il ne saurait être question alors de maintenir la participation de la classe des propriétaires comme telle au financement de l'Instruction primaire.

De plus, cette taxe ne rapportera pas plus de \$43,500,000 sur l'ensemble du budget des commissions scolaires qui se chiffre à \$132,000,000. Bref, peu de choses.

Alors quoi? quelle est la raison de cette imposition, dont M. Prévost affirmait qu'elle équivalait au prix d'un paquet de cigarettes?

Il s'agit d'une mesure entrant dans la logique d'une politique d'éducation rétrograde. Même au niveau primaire, il ne peut être question de l'Instruction gratuite, fussiez-vous payer le prix d'un paquet de cigarettes pour contrecarrer le principe de la gratuité scolaire.

Le gouvernement provincial poursuit en ce moment une série de réformes dans le système de financement de nos institutions

d'enseignement. Mais il appert que l'application de ces mesures s'exécute sur la base d'une politique dont les classes prolétariennes demandent le rappel depuis déjà 50 ans.

Ce principe de la gratuité scolaire commence à se faire jour dans le programme des partis politiques d'opposition. Les associations professionnelles l'évaluent dans leurs mémoires; les syndicats l'inscrivent dans leurs constitutions. En somme de larges secteurs de l'opinion publique la réclament.

L'on objectera que le "peuple" s'y oppose, que l'électorat n'y est point "préparé". A supposer que cela soit vrai — ce dont nous doutons fort — il nous semble que le gouvernement doit quelquefois précéder l'opinion publique, l'opinion de la masse; ne l'a-t-il point déjà fait en favorisant, par exemple, le développement du Nouveau-Québec? Or quel est l'électeur moyen qui se soucie vraiment des territoires de l'Ungava?

Les étudiants sont les tenants d'une évolution accélérée de notre système d'éducation et de la mise en avant du principe de la gratuité scolaire. Devant eux siège un gouvernement qui instaure un système de prêts remboursables, de taxes fantômes... Notre gouvernement s' imagine que des réformes groupées autour d'un principe directeur — l'éducation gratuite — prendront forme d'une révolution.

Dans l'esprit de ce gouvernement, est-ce la peur des mots ou la peur des réalités qui l'emporte?

Le "Beu" du "Quartier Latin" insinuerait pour sa part que c'est la peur des réalités.

Lucien Dansereau

SONDAGE DES DÉBATS-MIDI

SUR LE «QUARTIER LATIN»

Rapporter les déclarations faites lors du dernier sondage par les personnes interviewées par François Chapados m'apparaît une tâche fastidieuse: le sondage concernait la presse, et plus particulièrement le "Devoir" et le "Quartier Latin". Qu'est-ce que les étudiants apprécient dans le "Devoir" et le "Quartier Latin"? Quels reproches majeurs ont-ils à leur adresser?

Sujet certes intéressant s'il en est, mais les étudiants, du moins ceux que le directeur du Comité des débats a interrogés, n'ont pas semblé y apporter l'attention qu'il méritait: ils n'ont pas répondu aux questions que François Chapados leur a posées, ou plutôt ils y ont répondu, mais sans prendre une position claire et précise à l'égard des problèmes qui se posent aux journalistes. Raymond Landry, étudiant à la faculté de Médecine, a qualifié le "Quartier Latin" de "journal typiquement étudiant". Il s'est opposé et il s'oppose aux mesures autoritaires adoptées par nos gouvernements et nos conseils-âgeumiques. Peut-être est-ce pour cette raison que Mlle Colette Chaput, étudiante à la faculté des Lettres, a affirmé que le "Quartier Latin" représente un certain groupe. En fait on n'a pas fait de critique de fond sur la conception que les directeurs actuels du "Quartier Latin" se font du journalisme étudiant, on a laissé entendre que le journalisme étudiant se devait d'être à l'avant-garde.

Les étudiants ne sont guère plus préoccupés de penser aux problèmes que posent le "Devoir": Le "Devoir" émet, disait Mlle Dionne, des opinions sur la politique économique et sociale qui permettent de se faire une idée générale des problèmes qui se posent à nos hommes en place. Il ne donne pas seulement, semblait-elle vouloir dire aux étudiants rassemblés au salon,

des reportages sur la vie intime des artistes et des hommes politiques qui ont marqué leur époque, il donne une nourriture substantielle à ses lecteurs. Quant à M. Guy Lord, étudiant en première année de Droit, il a blagué ou essayé de blaguer: il a esquivé les questions que François Chapados lui a posées, ou il a fait des réponses évanescentes qui ne rimaient à peu près à rien.

A mon avis, le sondage qui voulait poser à l'étudiant le problème de la presse professionnelle s'avère un fiasco: aucun étudiant n'a fait une critique de fond à l'attitude prise par le "Devoir" et le "Quartier Latin", aucun ne l'a approuvée non plus.

Me serait-il permis d'en conclure que les étudiants ne s'intéressent pas au "Quartier Latin" ni au "Devoir"? M. Guy Lord ne croit sans doute pas cela et je l'ai rencontré par la suite dans les corridors de l'Université: "Comme toutes les autres personnes qu'on a questionnées avant la conférence de M. Jean-Marc Léger, nous a-t-il dit, je ne m'attendais pas à ce qu'on me demande d'exprimer mon opinion sur les problèmes de la presse, je n'avais pas songé à la question, alors j'ai blagué."

Est-ce qu'il y aurait un remède qui puisse pallier au désavantage mis en lumière par M. Guy Lord? Des annonces publiées dans le journal des étudiants peut-être?... Quoi qu'il en soit, j'espère que la chose ne se produira pas de nouveau aux sondages qu'organiserait le Comité des débats, je me verrais alors dans l'obligation d'abandonner la rédaction d'articles aussi fastidieux à lire qu'à écrire.

Guy Desparois

ÉLOGES DES VASES CLOS

Dernièrement, M. Paul-Émile Gingras, secrétaire général et directeur des études au Collège de Brébeuf, prononçait une causerie intitulée: "Que deviendront nos collèges classiques?" Monsieur Gingras répond à cette importante question par une apologie à la fois édifiante et ambiguë du système actuel. Le texte lui-même serait d'intérêt assez quelconque n'était l'état d'esprit qui le soutend. Entre les lignes, le conférencier nous offre un véritable florilège des préjugés et des mythes inhérents à notre éducation secondaire. Vous en jugerez par vous-mêmes.

Tout d'abord, pour "mieux saisir le caractère propre du collège classique," M. Gingras pourfend les infidèles i.e. dénonce les systèmes d'éducation secondaire en France, Belgique, Canada anglais, États-Unis, Allemagne et Angleterre. L'auteur démasque leurs vices. Tous sont plus ou moins taxés de "pré-professionnalisme". D'autres chefs d'accusation: "Un programme d'état qui ne veut préjuger de la vérité particulière d'aucune vision du monde", "un esprit pratique préparatoire à l'Université" ou "l'absence de l'effort de synthèse de nos deux dernières années". Face à ces pitoyables échecs, se dresse le collège classique "canadien-français catholique". Bastion unique et irrésistible de la culture générale.

Voilà lancé le grand cheval de bataille! La seule indication fournie quant à la nature de cette entité: le résultat de l'enseignement des collèges classiques une fois réalisés les désirs de M. Gingras! Ses désirs? L'autonomie académique et financière des dits collèges. Ainsi, les centres de culture générale seront de petites communautés, de petits cénacles de maîtres et d'élèves, totalement indépendants des exigences académiques des universités et qui, pourtant, auront un programme "déterminé par les exigences actuelles du développement de l'élève en vue d'une destinée concrète". Des institutions où l'on enseignera "A" penser, mais dont le but est de dispenser une sagesse chrétienne et "LA" vérité d'un système de vision du monde i.e. QUOI penser! De toute façon, dans le feu de son plaidoyer, devant une question aussi vitale, l'orateur transcende les contradictions.

Pour clore le compte-rendu, mentionnons la crainte de M. Gingras — toujours au nom de la culture générale — devant "les écoles publiques dispensant les quatre premières années du cours classique dans un esprit qui n'est pas celui du collège". S'agirait-il du vieux refrain sur "l'élite-issue-de-nos-collèges"? A l'habitude, il me semble qu'on parlait d'élite à propos de ceux qui en sortait non de ceux qui

entraient! M. Gingras se distingue. Enfin, l'autonomie financière du collège permettrait à tous d'y accéder. Que non! L'auteur range parmi les moyens de cette autonomie l'augmentation des frais de scolarité. Ainsi, pour être parfaitement le foyer de culture générale dispensant une formation intellectuelle, morale, religieuse et sociale, le collège devra à tout prix demeurer institution privée, endroit "select".

Devant pareille harangue, on reste estomaqué. Tout d'abord, que vient faire le mot "générale" accolé à culture? S'il s'agit de la culture à base d'humanité, — battue en brèche depuis plus d'un siècle, — elle ne peut vraiment prétendre être la seule culture. Selon quels sortilèges la formation intellectuelle en vase clos est-elle supérieure à celle donnée dans un système cohérent et intégré, unifié de l'école primaire à l'université? Ce n'est pas à un éminent éducateur comme M. Gingras que j'apprendrai qu'il est difficile pour un étudiant de se doter d'une culture vraiment personnelle dans une atmosphère de serre-chaude. Enfin, comment une institution fermée, "select", où la carte d'entrée est le chèque du papa, peut-elle prétendre à une formation sociale? Érigés selon les désirs de M. Gingras, les collèges classiques se mérite-

raient entièrement la définition qu'en a déjà donnée M. Claude Ryan, secrétaire général de l'Action Catholique Canadienne, "une excellente manufacture de bourgeois".

Le conférencier terminait en disant qu'à défaut des libertés académiques et financières "demain ils ne seront plus les collè-

ges classiques". Eh bien tant mieux! si telles doivent être nos institutions d'enseignement secondaire. Dans ce cas, puissent-elles disparaître au profit d'un système académique intégré et parfaitement cohérent de haut en bas et... enfin, accessible à tous.

François Lacasse

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de
l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal
Membre de la Presse Universitaire Canadienne

Directeur: Jacques GUAY

Aviseur: Denis VINCENT

Assistant-directeur: Guy TOURILLON

Chef des nouvelles: Yves CARRIERE

Comité éditorial: Lucien DANSEREAU, Gilles DANSEREAU,
Pierre LAMBERT, Andrée DANDURAND, François LACASSE

Correspondant agémique: André BELLEROSE

Rédacteurs: Pierre G. VENNAT, Jacques MAHER, Aïdè BERGERON,
Jacques MARQUIS, Roch FOREST, Pierre G. BOUCHARD, Michel PELLETIER,
Micheline LACHAPPELLE, Alice PEETERS.

Secrétaires: Marguerite RAYMOND, Lise ST-PIERRE.

Revue de l'actualité: Claude MAJOR.

Photographe: Jean-Marie DORLOT.

Publicité: Georges Lefebvre — RE. 7-6561

Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616

2222, ave Maplewood, Montréal 26.

Imprimé par LA PATRIE — 180 est, rue Ste-Catherine — Montréal

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.

REVUE DE PRESSE

LIBERTÉ DE PRESSE À MCGILL

L'Association des étudiants de McGill a voté un sous-amendement à sa constitution garantissant la liberté du "McGill Daily"; elle avait refusé de le faire pendant plus d'un mois. On peut lire dans cet amendement: "La direction (du journal) sera libre d'exprimer toute opinion dans la colonne éditoriale du "McGill Daily", en autant qu'aucun éditorial ne traite d'une question religieuse ou politique d'une manière partisane et reste neutre explicitement et implicitement lors de discussions sur toutes élections étudiantes".

Le Conseil avait approuvé "en principe" la charte de la Presse Universitaire Canadienne qui demandait la liberté d'expression et de direction, mais refusait d'amender la constitution de l'Association pour garantir une telle liberté. L'amendement avait été suggéré par Roger Phillips, rédacteur en chef du "Daily", lors d'une discussion sur la constitution. Un membre du Conseil fit remarquer que cela n'accordait aucun nouveau droit au journal, mais lui donnait "un fondement légal".

Le Président de l'Association des Étudiants en Droit de McGill s'est attaqué à l'amendement, en disant que s'il était possible à

un Conseil oppressif de réduire la liberté, il était plus probable que de telles fautes vinssent des rédacteurs. Il soutenait que comme les étudiants financent eux-mêmes leur journal, toute responsabilité devait retomber sur leurs représentants élus, le Conseil des Étudiants. Phillips fit remarquer que la Constitution de l'Association des Étudiants était en contradiction directe avec celle du "Daily", qui est approuvée par le Conseil. Il ajouta que si les règlements n'étaient pas bien faits, il y aurait possibilité de voir se renouveler des irrégularités qui ont amené la tenue de nouvelles élections sur le campus.

Le sous-amendement fut approuvé par un vote de 202 contre 63.

On se souvient que "l'Ubysssey", journal des étudiants de l'Université de Colombie-Britannique, s'attaqua à la Société Alma Mater de l'Université à propos d'un sujet similaire. La charte de la CUP, appuyée par les 24 journaux-membres, a été rejetée par la SAM qui alléguait que la charte était en désaccord avec la constitution étudiante.

Tiré du "Varsity" du 5 février.

C.M.

ENCORE LA DISCRIMINATION

Toronto (CUP) — Le Conseil des étudiants de l'Université de Toronto a décidé de créer des conférences sur les relations raciales, en réponse à des rumeurs selon lesquelles il y aurait eu discrimination dans les fraternités l'automne dernier. Trois conférences seront données l'an-

née prochaine et une au cours de cette année.

Le Conseil, dans un vote unanime, vota un crédit pour les dépenses du conférencier, en l'occurrence le professeur Keppel Jones de l'Université Queen's.

Tiré du "Manitoban" du 5 février.

U.P.S. New Brunswick, N.J., 5 février. — La fin d'une ère de discrimination semble approcher pour le système des fraternités de l'Université Rutgers.

Lors d'une campagne d'éducation et de tolérance, les autorités du campus, avec l'aide des nouveaux, ont hâté la fin de la discrimination dans trois autres fraternités cette année. Plus de la moitié des fraternités sont maintenant libres.

Prenant l'initiative de la campagne, le président du Conseil des Étudiants Harry Morgan parlait devant une assemblée de nouveaux, les pressait de "briser le mur de discrimination", de n'avoir pas peur, et d'entrer dans une des fraternités non libres encore. Il appuya sur le fait que la solution résidait dans l'attitude des étudiants devant la ségrégation. Le journal de l'Université le "Rutgers Daily Targum", abonda dans le même sens en publiant des articles, colonnes et éditoriaux, sur la discrimination au campus de Rutgers et à d'autres campus.

Les autorités étudiantes n'avaient aucune idée du succès de leur entreprise auprès des nouveaux, jusqu'à ce que 70% d'en-

tre eux, lors d'un meeting de toutes les fraternités, demandèrent: "Votre maison est-elle libre?" Une enquête du "Targum" indiqua plus tard que de nombreux nouveaux ne joindraient pas de fraternités séparées.

Un des faits les plus encourageants fut que six ou sept des autres maisons séparées ont annoncé des intentions sincères de s'intégrer prochainement.

Richard Sadler, rédacteur du "Targum", appuya la "compréhension" dans une série d'articles sur la discrimination. "Si nous croyons fortement que les fraternités ne devraient pas faire de discrimination, nous devons ajouter que le processus d'intégration ne doit pas être forcé, à condition que chaque maison sectaire fasse un effort sincère pour promouvoir la vraie fraternité qu'elle préconise."

"Les nouveaux ont un certain rôle à jouer dans cette intégration; ils pourront travailler de l'extérieur, et aider les forces intérieures. Les fraternités ne peuvent exister que si elles sortent de leurs attitudes chauvines."

C.M.

LA REVUE BLEU ET OR

Un spectacle à ne pas manquer

Avez-vous déjà remarqué que les contours de la province de Québec silhouettaient la tête d'une vache? Kid Carabin l'a vu; il a observé que derrière le honteux froid du Labrador il n'y a que l'oubli. Il a aussi constaté que les molaires québécoises de cette bonne bête n'ont pas encore mastiqué notre histoire au point de la rendre digestible. Et, puisqu'après tout, mieux vaut la ruminer que d'en faire une indigestion, la revue Bleu et Or rend la tâche agréable en changeant les doux ingrédients "groulxents" et "rumillistes" contre l'humour satirique qui a au moins l'avantage de ne pas fatiguer cette même bonne bête à lui faire tirer la langue à l'Angleterre.

L'an dernier une critique désabusée mais prête à l'indulgence a dû se frotter les yeux, s'administrer quelques pincées, et, parfaitement réveillée, sans nécessité d'indulgence, enfin crier au miracle de la résurrection de l'esprit carabin. L'esprit vit encore. Point n'est besoin de s'inquiéter de sa vigueur même si l'expérience a ajouté quelque chose de plus sophistiqué à ses manières.

Après le "raid" de l'éducation en général, les étudiants se paient, cette année, les têtes de notre histoire. Vous vous souvenez ces têtes du petit manuel à couverture bleue où Français était synonyme de sainteté et où les méchants Anglais étaient méchants. Non, ne craignez pas, la revue s'est refusé le trop de facilité de ce thème, elle tente plutôt de nous rendre plus humains nos vaillants fondateurs.

Si les Anglais croyaient poser un bon jugement en n'expatriant pas le pauvre Baptiste, soldat de la guerre des berceaux, c'est qu'ils ignoraient tout des lois de l'hérédité. Comment auraient-ils pu prévoir que de lui descendraient des enfants à l'esprit aussi fin que Bernard Sicotte, Gilles Richer et compagnie. Pas plus probablement (ou moins, probablement) que des résultats esthétiques du passage des Filles du Roi sur leurs gracieuses descendantes.

Kid Carabin, devenu reporter, et son amusante Kokote, sur un ordre cinglant du directeur du journal le plus épais d'Amérique, sont lancés dans le déroulement de l'histoire du Canada français catholique. À la librairie, ils obtiennent, sous l'étiquette légendes, "l'épopée des plus brillants exploits" que leur vend un

libraire peu remarquable. Dûment munis d'un costume de coureur des bois, ils assistent à l'arrivée des Français et au début de la propagation de la civilisation (remplacer le "v" par la lettre au dessus à gauche sur votre dactylo). L'établissement d'une relation franco-indienne eut sans pu être plus rapide, la scène du campement indien aussi. Elle a bien failli endormir l'enthousiasme né du "technicolor" agréable, de la gaieté franche et de l'entrain musical dès le lever du rideau sur la salle de rédaction.

Dollard Des Ormeaux est aussi décevant, non seulement parce que son interprète est mieux chez les "frères", mais aussi parce que l'histoire du Long-Sault, même si elle semble trop facile à exploiter, n'aurait pas dû être négligée et ce, sous ce seul prétexte peut-être.

La deuxième partie du spectacle nous ramène à notre civilisation (prière de ne rien changer au "v", we are too british now), au moment même de la sortie annuelle d'un mouton tristement symbolique. Rien de trop déprimant cependant dans cette scène du 25 juin, jouée dans le meilleur des dix décors qu'a conçus Jean-Claude Olivier pour ce spectacle. La vedette de ce tableau, c'est la foule attendant, en vêtements clairs, la parade traditionnelle devant une maison grise qui nous semble si familière qu'elle fait chaud au cœur. Il n'y a rien de spécial dans cette foule, mais chacun peut y découvrir un détail prévu qu'il croira ingénument alors qu'il ne fait que révéler le souci de perfection de la direction du spectacle.

Même si les acteurs de la revue 1960 semblent moins s'amuser en scène que ceux de 1959, il serait injuste de croire que l'interprétation y est inférieure.

Au contraire, cette année, aucun accrochage qui vous crispe les nerfs, aucun interprète qui gâche un dialogue.

Bernard Sicotte, encore une fois, ne se contente pas de nous offrir le même jeu sobre et sensible, il nous révèle une compréhension musicale suffisante pour faire un succès de la danse de la visite de la grand-mère.

La grand-mère, Diane Tassé, ne nuit d'ailleurs pas au succès de cette même danse tout au long de laquelle elle réussit à concilier son personnage vieillot et l'entrain de la chorégraphie. C'est sûrement la meilleure comédienne du groupe et l'on eut souhaité la voir chanter plus souvent.

Également dans cette danse et compagnie fidèle de Kid, Kokote, jouée par Françoise Lewis, est tellement amusante et "présente" que ces deux faits seuls suffiraient à justifier son rôle.

Par contre, Gilles Latulippe est décevant; son jeu "gélinois" manquait de la souplesse que son succès dans "Bousille et les justes" nous faisait espérer. Il est à son meilleur dans le rôle du religieux ce qui, sans doute, ne nuira en rien à la publicité.

La musique est de Gilles Richer toujours "et que ça saute" mais moins nouvelle ou inattendue que l'an dernier. Les interprétations en sont assez bonnes surtout que Richer lui-même mène le bal.

La chorégraphie simple de Marc Baudet est mieux réussie pour les petits groupes. Quand toute la troupe s'en mêle, il y a toujours un effet de désordre. Les textes et la mise en scène sont de Bernard Sicotte qui assumait la direction artistique. Sans vouloir éluder le travail de Michel Gélinois ou de Gilles Richer, je me dois de faire la révérence à ce jeune homme-échassier sans qui la revue Bleu et Or ne serait peut-être plus.

Pour tous, je pense, la revue Bleu et Or demeure à voir, plus que l'an dernier, à entendre, tout autant, à rire, presque également et à comprendre, sûrement.

D. Roberge

DÉSORMAIS, L'A.G.E.U.M. SERA RESPONSABLE

Le 11 février dernier, le Conseil de Direction de l'AGEUM appoisa son vote d'acceptation au premier rapport qui lui était soumis par la Commission de la Constitution. La première étape de l'ère du suffrage universel pour les membres de l'exécutif était franchi. Restait au Conseil d'apposer un second vote à une séance consécutive pour que le principe du suffrage universel devienne la pratique établie.

Cependant le travail de la Commission n'est pas terminé, loin de là. Nous avons tous été témoins des difficultés graves qui ont affecté le travail de l'AGEUM cette année. Il ne faudrait pas croire que le suffrage universel constitue le remède miracle. Assurément il remédiera en partie à un sérieux mal extérieur en ce qu'il entrainera un rapprochement étudiants-AGEUM. Cependant il y aura d'autres conséquences: un exécutif élu directement par le peuple étudiant sera revêtu d'un prestige grandement accru, il se sentira lui-même un pouvoir augmenté puisque les décisions sont prises avec responsabilité directe aux étudiants, au lieu de par l'habituel truchement du Conseil. Ainsi, c'est vers l'ère de l'exécutif "fort" que nous nous dirigeons.

Et le Conseil? Il est formé des représentants directs des groupes universitaires, et doit évidemment conserver un rôle important... d'autant plus important que l'exécutif sera fort. Ainsi la Commission de la Constitution doit envisager des solutions qui permettront au Conseil de contrôler l'exécutif: vraisemblablement par le pouvoir du Conseil de déposer un officier de l'exécutif par un vote des 2/3, et encore, par le contrôle direct du Conseil sur des comités (vg. finances) indispensables à la marche de l'exécutif.

En somme, les buts de la Commission sont multiples mais peuvent se ramener, pour le besoin de la généralisation, à deux:

Un but d'ordre surtout externe: le rapprochement étudiants-AGEUM, par le suffrage universel, et en ce que les étudiants exercent un contrôle direct, par leur pouvoir d'électeurs, sur la fonction "exécutive" de l'AGEUM.

Un but d'ordre interne: l'efficacité de fonctionnement Exécutif-Conseil, par suite d'un Exécutif fort et agissant, (non plus un simple coordonnateur d'action) et par suite d'un Conseil, libéré de

certaines fonctions que son nombre rendait compliquées pour ne pas dire quasi-impossibles, mais quand même muni d'un contrôle efficace sur l'Exécutif et sur certaines fonctions vitales pour la bonne marche de l'AGEUM.

La Commission de la Constitution est heureuse de pouvoir s'appuyer, dans son travail, sur des études sérieuses déjà faites, de même que sur toutes les suggestions que lui font actuellement les étudiants. Autant elle tient à des suggestions de toutes parts, autant elle tient à ce que de toutes parts les étudiants la soutiennent dans son travail, l'appuyent dans ses résolutions portées devant le Conseil actuel et enfin fassent que ces changements de modalités entraînent un changement d'atmosphère général.

En toute bonne administration, efficacité et responsabilité vont de pair. Désormais l'AGEUM sera responsable directement à tous ses membres; il appartient désormais à tous ses membres de voir à l'efficacité du travail accompli par les représentants qu'ils élisent.

André Larocque

L'ALGÉRIE SUR LE CAMPUS

Au Club des Relations Internationales: M. Abdelkader Chanderli

Au Débats-midi: M. Jean-Marc Léger



"Nous aimons la France..."
M. Chanderli

Tout fut tenté, mais la guerre fut la seule solution. Or ce que nous voulons, en somme, c'est la paix chez nous, être nos propres maîtres et faire nos propres bêtises".

Voilà donc le principe qui a poussé les Algériens à se faire révolutionnaires. L'Algérie, précisait-il, est en proie à la plus grande reconquête coloniale de notre siècle. Or cette reconquête de l'Algérie par la France, selon M. Chanderli, est une absurdité, car le colonialisme est une chose du XIXe siècle, c'est une chose du passé et qui ne peut se concevoir en notre siècle.

"L'auto-détermination est un droit qui revient à l'Algérie puisqu'elle lui fut enlevée par les armes par la France. L'auto-détermination n'apporte rien de nouveau, ce n'est qu'une retrouvaille.

"Une auto-détermination qui ne tiendrait pas compte de l'entité nationale de l'Algérie n'apporterait rien. Il ne s'agit donc pas de diviser le territoire algérien. Nous avons vu les problèmes causés par une telle division à Berlin, en Corée, en Indochine. Or le monde a suffisamment de souci comme cela et nous ne voulons pas en apporter de nouveaux: nous voulons la paix.

"De plus le pétrole en territoire algérien et son exploitation, en aucun cas, ne sauraient se muer en droit de propriété. Le pétrole est

une source de progrès pour l'Algérie d'abord, et pour la France ensuite. Il devrait amener une collaboration, une "coopération" entre la France et l'Algérie.

"L'auto-détermination, proposée par De Gaulle, est un grand pas vers l'indépendance de l'Algérie. Nous avons voulu y répondre et nous avons dit à nos soldats qu'ils ne combattaient plus pour l'indépendance, mais pour un bulletin de vote. Ce fut aussi pour nous un grand pas, je vous l'assure."

Cependant, M. Chanderli affirme que la liberté de choix accordée par De Gaulle ne peut se concevoir sous le contrôle d'une armée qui vient de combattre en territoire ennemi. Ainsi la proposition de De Gaulle "Jetez bas les armes et je veillerai avec mon armée sur votre libre choix" est une contradiction. D'autre part, la subordination du libre choix au verdict du peuple français est aussi une contradiction.

M. Chanderli a ajouté qu'il reconnaissait à la France ce qu'il lui disait. "Nous aimons la France, disait-il, une certaine France, celle que l'histoire nous a fait connaître. Nous voudrions lui sauver la face, mais est-ce que quelqu'un s'occupe de sauver la nôtre? ... Nous ne pouvons nous en remettre à la parole d'un homme qui est discuté en son propre pays, et qui ne peut nous offrir des garanties du lendemain. Aussi faut-il une discussion en commun des intérêts algériens et des intérêts français. C'est tout ce que nous demandons et si nous l'obtenons demain, demain nous cesserons la guerre."

M. Chanderli terminait sa conférence en nous posant cette question: "Le gouvernement britannique accepte de discuter l'indépendance du Kéniya, le gouvernement belge discute l'application de l'indépendance du Congo Belge, la France elle-même va jusqu'à discuter avec le Soudan, pourquoi pas l'Algérie?"

La période réservée aux questions s'avéra assez mouvementée, principalement au sujet de la représentation algérienne du F.L.N., M. Chanderli demanda alors que représentait le F.L.N. sinon l'Algérie; comment se trouvait-il encore debout si les Algériens eux-mêmes étaient contre. Or il est facile à la France de l'exterminer si les Algériens dénonçaient le F.L.N.

Quelqu'un qualifia les membres du F.L.N. de terroristes et de meurtriers. M. Chanderli dit alors que celui que nous appelons ici terroriste, était là-bas un patriote et un héros. Tout dépend du point de vue où on se place. Après tout, ce que fait le F.L.N. c'est pour l'Algérie et son indépendance, et la France pour le moment est un ennemi que les Algériens doivent combattre comme la France combattait les Allemands en 1939.

Bref, le représentant du F.L.N. avoua que le gouvernement provisoire de la République d'Algérie ne demandait qu'à discuter et à obtenir les garanties nécessaires à la paix et à l'indépendance en Algérie. C'est là le revers de la médaille qu'a voulu présenter M. Chanderli et nous lui sommes reconnaissants d'avoir bien voulu se rendre à l'invitation du "Club des Relations Internationales".

Yves Carrières

"Nous formulons un souhait pour l'Algérie: qu'elle devienne autonome au sein d'une association d'États et qu'ainsi, avec nos frères jaunes et noirs, nous soyons tributaires et défenseurs de la culture française." C'était la conclusion d'un entretien que nous livrait Jean-Marc Léger, jeudi dernier, au Grand Salon du Centre Social de l'Université de Montréal.

M. Léger a rappelé le fait primordial de la crise algérienne, celui de mettre en évidence l'importance de ce troisième élément que constitue la communauté européenne d'Algérie. La présence de ce million de blancs, au milieu de cette population musulmane majoritaire, et séparés géographiquement d'une Métropole dont ils ont besoin, en forme le problème le plus complexe d'après-guerre dans les affaires coloniales.

Après avoir énoncé les causes qui ont mené à la rébellion du 1er novembre 1954, dont la plus importante fut évidemment le courant nationaliste afro-asiatique depuis 1945, Jean-Marc Léger a tracé une évolution de cette crise. Pourquoi le FLN (Front de Libération Nationale) a-t-il tenu le coup si longtemps? Tout d'abord, il bénéficiait de l'aide des pays voisins, de l'opinion mondiale et d'un appui de la population musulmane; ensuite le type de guerre révolutionnaire qu'il poursuivait, au moyen surtout du terrorisme, permit au FLN une action efficace à longue haleine. Leur gouvernement provisoire se fit reconnaître par une quinzaine de pays, tandis que la situation économique et sociale devint particulièrement florissante, vu la présence d'une armée de 450,000 hommes et l'effort considérable de la Métropole dans différents domaines.

Survint le tournant du 13 mai 1958, le premier soulèvement, qui réussit en raison de l'extrême faiblesse de la IVième République. Pour la première fois, on parla officiellement d'intégration: "La Méditerranée traverse la France, comme la Seine traverse Paris", lançait-on à la mode.

Cependant, toute réussite a sa contrepartie et le 16 septembre 1959, De Gaulle proposait au peuple algérien l'idée de l'auto-détermination, avec référendum quant à un triple choix: ou l'indépendance totale ou l'intégration



"Nous formulons un souhait pour l'Algérie: qu'elle devienne autonome." M. Léger

ou une association. Cette politique fut rejetée, également par le FLN qui n'y voyait pas de garantie suffisante, et les "ultras" qui s'opposaient au principe même. Cela mena à l'insurrection de janvier dernier, qui fut une folie ou tout au moins un mauvais calcul. De Gaulle, appuyé par 90% des Français et toute l'opinion mondiale, pouvait dicter sa politique. De toute évidence, les "ultras" s'étaient trompés de République.

"Jamais le climat ne fut meilleur", termina Jean-Marc Léger, pour un dénouement à la crise algérienne. "De Gaulle est sincère, quand il parle d'auto-détermination, les extrémistes sont dépités et il s'opère une large réforme administrative."

"Nous souhaitons une Algérie autonome, au sein d'une association d'États et qu'ainsi, avec nos frères jaunes et noirs, nous soyons tributaires et défenseurs de la culture française."

Robert Levac



Pourquoi éclate-t-il?

Le blé d'Inde à éclater contient de l'eau. Quand l'eau est assez chaude, les grains explosent. Résultat: du blé d'Inde éclaté.

Nous ne communiquons pas cette information à titre de renseignement. Mais notre but est toujours le même.

C'est que le blé d'Inde donne soif à la plupart des gens. Par bonheur, quand les gens ont soif, ils ont envie du bon goût du Coca-Cola.

N'avez-vous pas envie de blé d'Inde éclaté maintenant? Allons, décidez-vous!



SIGNE DE BON GOÛT

DITES "COKE" OU "COCA-COLA"—LES DEUX MARQUES IDENTIFIENT LE MÊME BREUVAGE PÉTILLANT—LE PRODUIT DE COCA-COLA LTÉE.

La voiture qui vous offre le MAXIMUM pour votre dollar!

PANHARD de PARIS!

4 portes — 6 places

85 m.p.h.

48 milles au gallon!



A partir de \$1,795 F.O.B. MTL.

Choix de couleurs.

LIVRAISON IMMEDIATE!

DEMANDEZ UNE DEMONSTRATION AUJOURD'HUI!

Distributeurs exclusifs Citroën & Panhard
AUTO-FRANCE Ltée

MONTREAL — RE. 9-4781
7144 COTE DES NEIGES
7670 BOUL. DECARIE
REPENTIGNY — 855 NOTRE-DAME

Service et pièces partout au Canada et aux États-Unis

UNE PROPOSITION DE LA DÉLÉGATION
CANADIENNE AUX N.U.M.U.

LA PAIX DES ESPACES

L'année géophysique internationale a inauguré récemment l'ère de la conquête de l'espace cosmique ou interplanétaire, et nous devons nous réjouir de la convention tacite et unanime qui a permis le lancement et la circulation de projectiles et de satellites artificiels survolant à peu près tous les pays sans qu'une seule protestation n'ait été élevée. Les résultats obtenus à la suite des essais accomplis par l'URSS et les Etats-Unis d'Amérique constituent des données fondamentales pour l'exploration ultérieure de l'espace cosmique, et il ne fait aucun doute que l'astronautique deviendra bientôt une réalité.

L'accès de l'homme à l'espace extra-atmosphérique fait naître de grands espoirs et des possibilités sans précédent en regard au bien commun de l'humanité: on peut dès maintenant espérer une plus grande compréhension des phénomènes météorologiques qui permettra d'élaborer des plans de lutte contre la sécheresse et d'augmenter la production des aliments et par là même de satisfaire les millions d'hommes qui souffrent de la faim. L'exploration de l'espace extra-atmosphérique améliorera les communications internationales, ce qui pourrait contribuer à faire disparaître la méfiance et les malentendus qui séparent les peuples. L'exploration de l'espace extra-atmosphérique aura des répercussions sur tous les domaines de la recherche scientifique.

Cependant, ces progrès scientifiques soulèvent aussi de nombreux problèmes juridiques, économiques et militaires. En ce qui concerne l'aspect juridique le Canada formule l'espoir que les pays pourront convenir de reconnaître qu'aucun Etat ne peut s'appropriier l'espace extra-atmosphérique ou les corps célestes qui y gravitent.

Quant à la question économique, le Canada envisage aussi une étroite collaboration entre tous les pays quelle que soit leur puissance; ainsi, les petits pays qui n'ont pas les moyens matériels d'entreprendre avec les grandes puissances la conquête de l'espace extra-atmosphérique peuvent cependant grâce à leurs richesses en matières premières ou à leur situation géographique ou encore à leur compétence technique contribuer à cette grande entreprise, afin qu'elle ne devienne le monopole de quelques pays. La dispersion des efforts ne pourrait que retarder la connaissance du monde.

Enfin, les problèmes militaires sont certes les plus importants sinon les plus lourds en conséquences. Les fusées sont nécessaires à l'étude de l'espace extra-atmosphérique, malheureusement elles peuvent servir à transporter une charge nucléaire. C'est celle-ci qu'il faut éliminer si l'on veut que l'espace extra-atmosphérique ne serve pas à des fins militaires.

Les personnalités militaires et scientifiques reconnaissent toutes que la domination de l'espace cosmique entraîne la domination de la terre parce qu'elle permet d'influencer sur les marées, sur les conditions atmosphériques ou sur le climat d'une région donnée. Une guerre moderne serait extrêmement différente des conflits antérieurs, du fait de l'existence d'engins balistiques intercontinentaux.

Il existe un lien naturel entre les aspects scientifiques et techniques du problème de l'espace cosmique et de ses aspects politiques et militaires. Il est sûrement peu réaliste de chercher à éviter toute discussion sur ces derniers, car il est évident que la pénétration de l'espace extra-atmosphérique est due à des fusées destinées dans la majorité des cas à des usages militaires et que l'utilisation de cette espace à des fins militaires fait partie de l'ensemble des problèmes posés par la question du désarmement.

Pour ces raisons, la délégation canadienne estime que toute discussion sérieuse sur la question de l'espace extra-atmosphérique sous l'angle du désarmement doit aussi tenir compte des autres aspects du désarmement qui lui sont rattachés au point de vue stratégique. A cet égard, il semble que tout accord concernant l'interdiction de l'utilisation de l'espace extra-atmosphérique à des fins militaires doive comporter sur le plan international certaines restrictions concernant les engins spéciaux dépassant une certaine portée.

En face de ces graves problèmes, l'Organisation des Nations Unies se doit d'intervenir. Elle ne peut laisser l'espace cosmique devenir comme la terre le théâtre de luttes hégémoniques. Il faut reconnaître à l'Organisation des Nations Unies au moins le droit de réglementer l'utilisation de l'espace extra-atmosphérique pour le bien-être de l'humanité.

A cette fin, le Canada recommande la création d'une organisation internationale de l'espace extra-atmosphérique qui aurait le droit d'exercer un contrôle sur toutes les opérations concernant ces espaces et qui s'assurerait que celui-ci n'est utilisé qu'à des fins scientifiques et pacifiques.

Les Etats modernes, apprentis sorciers, ont déclenché surtout la force destructrice de l'aviation et de l'aéronautique. Sauront-ils l'arrêter? La communauté humaine réussira-t-elle à s'envoler vers d'autres astres ou, telle Icare, verra-t-elle ses ailes fondre et retomber sur la terre pour l'anéantir?

Alphonse Giard,
délégation canadienne

LE DRAPEAU CANADIEN...

son histoire est une épopée!

*Nous ne possédons pas de flambeau.
Notre puissance s'affirme en fort.
Nous nous cachons sous d'autres
drapeaux.
Ils recueillent les fleurs et nous
les morts.*

Où es-tu, orgueil d'une nation, protecteur de la civilisation? Toi, qui est la source de la force, la force directrice d'un peuple. Te caches-tu où t'empêche-t-on de flotter librement?

Aussi étrange que ce puisse paraître, nous n'avons pas de drapeau canadien. A qui doit-on en imputer la faute? L'opinion publique, elle est favorable au principe et ce n'est pas à elle d'agir. Peut-être le manque de cohésion dans le choix de ce drapeau. Une chose sûre: l'entente sur le principe dans les deux groupes ethniques est pratiquement établie. On remarque dans les congrès nationaux, le vote du principe de ce drapeau. Chacun retourne alors dans sa province et retombe dans une somnolence dont il ne se réveillera qu'au prochain congrès. C'est précisément là l'erreur. L'indétermination à l'intérieur même des groupes et parmi les dirigeants semble être le malaise subséquent.

Prenons le milieu universitaire, qu'avons-nous fait? Rien, si ce n'est quelques rares insertions dans nos conversations. L'on cherche la cause de notre indifférence envers l'ordre établi. Sans réfléchir, l'on tourne des regards de reproches vers nos exécutifs. Si l'explication se dissimulait derrière un drapeau absent. Ce peut être ridicule. La seule cause psychologique, sur le comportement populaire, d'un drapeau emblématique, pourrait être énormément efficace. Les couches maîtresses de notre population en seraient les premières touchées. Cette mentalité s'infiltrerait tout doucement dans le reste de la population. C'est une partie de l'éducation, et elle manque terriblement. C'est peut-être l'explication du dynamisme américain.

Quant aux dirigeants nationaux et à leur politique vis-à-vis un drapeau, doit-on interpréter leur conduite comme une échappatoire à l'influence de Londres ou la peur de contrarier Sa Majesté, et dans un autre sens, craignent-ils le peuple canadien?

Nous devons remédier à cet état maladif. Sur le plan national, une organisation comme la FNEUC nationale pourrait fort bien tra-

vailler dans toutes les universités et le résultat serait l'adoption d'un drapeau canadien, qu'on pourrait proposer à toute la population canadienne.

Sur notre campus, l'AGEUM s'orienterait dans le même sens, et peut-être que l'un des premiers résultats serait le réveil de nos carabins.

Thomas Renne

PRÉSENTS OFFERTS À MISS Q.L.
AU GALA

Carabins et Poutchinettes, voici pour votre information personnelle, la liste des cadeaux gracieusement offerts par les compagnies ci-après:

- | | |
|--|---|
| OPERA DIAMOND: | Collier et boucles d'oreilles; |
| BIJOUTERIE ST-JEAN: | Montre bracelet: "Sheffield"; |
| HENRY BIRKS: | Bourse du soir, satin blanc; |
| LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE: | Volume: "Mémoire d'une jeune fille rangée" de Simone de Beauvoir; |
| LIBRAIRIE WILSON & LAFLEUR: | Volume: "Tout dort et je veille" de Gilbert Cesbron; |
| DUPUIS FRERES: | Epinglette et boucles d'oreilles; |
| JULES JACOB INC.: | Disque de Raymond Legrand; |
| Sélection du READERS' DIGEST: | Abonnement d'un an; |
| LAVERDURE & MURRAY: | Gilet de sport; |
| WATERMAN PEN: | Ensemble de plumes; |
| BELDING CORTICELLI: | Lainage; |
| LIBRAIRIE FIDES: | Volume; |
| LIBRAIRIE BEAUCHEMIN: | Volume; |
| MORGAN: | Bon d'achat de \$3.00; |
| TRANS-CANADA SHOE: | Une paire de souliers pour dame à son choix; |
| LAURIER BAR-B-Q: | Deux repas complets; |
| PHARMACIE LEDUC: | Don de \$2.00; |
| DA GIOVANNI: | Deux repas complets. |

Tenue de Gala

EN LOCATION



Le plus grand choix au Canada de vêtements de cérémonie.

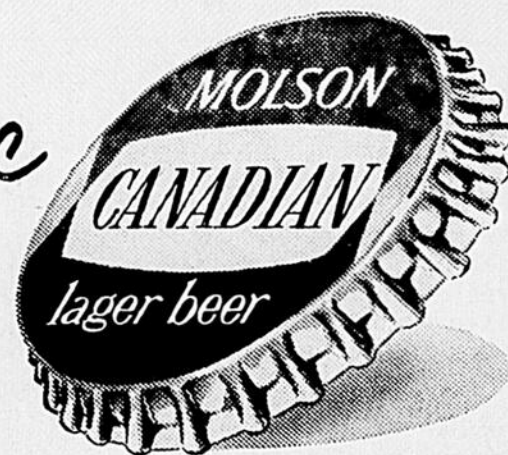
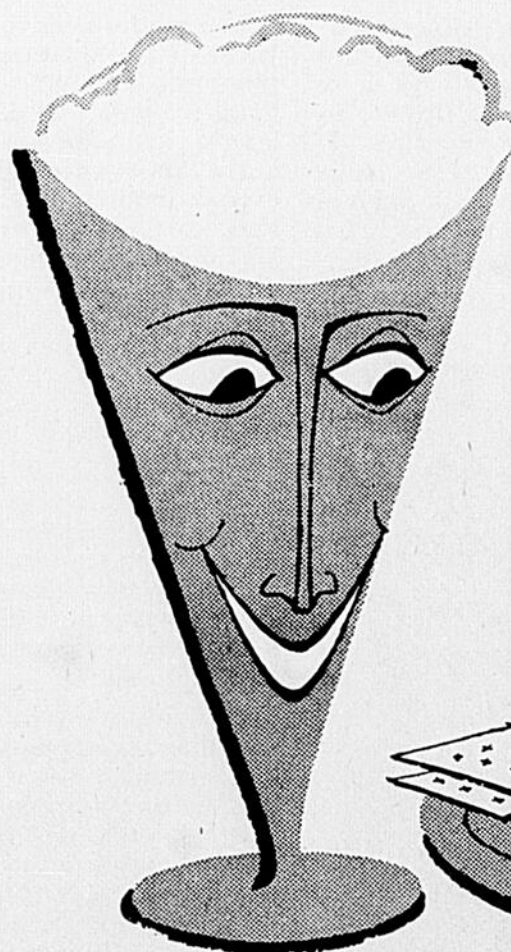
Les plus récents modèles — parfaitement ajustés à votre taille.

PRIX SPÉCIAL AUX ÉTUDIANTS

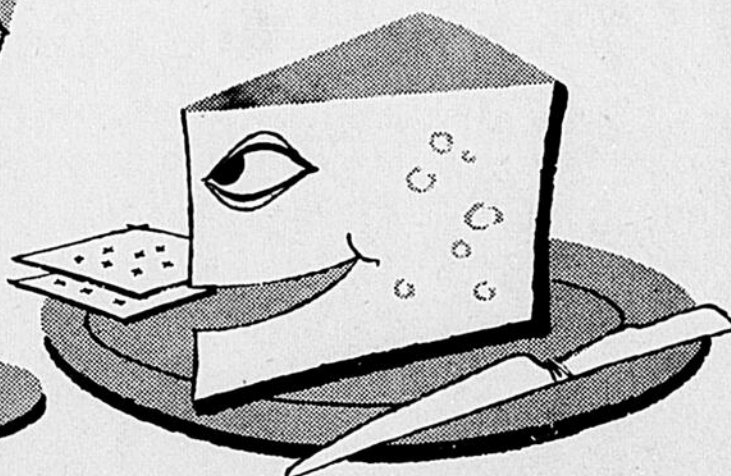
CLASSY
Tenue de gala

1227 Carré Phillips UN. 1-3625
1168 est, rue Ste-Catherine LA. 6-5531
6984 rue St-Hubert CR. 1-1166
4006 Avenue du Parc CR. 2-5704

Tout va bien avec



Elle rend les bonnes choses encore meilleures par sa saveur nouvelle et délicieuse.



La bière Lager MOLSON CANADIAN

La bière plus vive... faite pour la vie que vous aimez vivre!



Là où la terre est sèche et stérile

Là où l'eau est rare

Là où il n'y a pas d'auto, pas de camion ni même de charrette

Là où l'herbe est sèche et jaune

Là où les femmes travaillent autant que les hommes

Là où la mortalité infantile est une des plus élevées du monde

Là où le revenu per capita est un des plus bas du monde

Là où règnent l'ignorance, la misère et la faim

Là, à 13, 14, 15 mille pieds d'altitude, dans les Andes de l'Amérique du Sud, vivent 7 millions d'hommes ignorés du reste de l'humanité et parmi les plus pauvres de la terre.

AUTREFOIS les Incas formaient le plus grand empire et avaient la culture la plus avancée du Nouveau Monde. Maintenant, après quatre siècles de dépression économique sous la loi des blancs, ces gens vivent séparés du monde industrialisé, en retenant leur culture et traditions de l'âge du bronze.

Il y a 400 ans, quand les conquistadores espagnols sont arrivés à l'ouest de l'Amérique du Sud, ils se sont rendus maîtres de l'empire Inca. L'or-

ganisation sociale et économique de ce peuple s'est rapidement désintégrée. Cela a causé la disparition des classes dirigeantes et la décadence totale de la masse.

La plupart des Indiens ont perdu les propriétés de leurs ancêtres et ils ont été obligés de se réfugier dans les endroits les plus hauts de la cordillère ou de travailler en état d'esclavage ou presque pour ces mêmes conquistadores.

Le temps a apporté l'indépendance du Pérou, de la Bolivie et de

l'Équateur mais seuls les maîtres ont changé; la condition des Indiens faisait de plus en plus figure de stagnation économique et de dégradation sociale. Seulement depuis quelques années les blancs ont commencé à changer leurs opinions sur les Indiens et les gouvernements ont commencé à réaliser l'importance de leur intégration économique et sociale.

Cet article n'a pas la prétention d'être une étude sur les problèmes économiques, politiques et sociaux de l'Inca de nos jours. Il va à peine présenter les conditions de ces 7 millions d'humains et tournera autour des thèmes suivants: l'ignorance, la misère, la faim, vie et religion, l'Indien et le blanc.

Avant d'aborder ces problèmes, une distinction importante s'impose: il y a des Indiens et des métis qui vivent dans les "villes des blancs", il y en a aussi qui travaillent dans les mines au pied des montagnes. Troisièmement, nous rencontrons des Indiens qui vivent de 11 à 15 mille pieds d'altitude, constituant la grande majorité des Incas de nos jours. C'est plutôt de ceux-ci que nous parlerons.

L'ignorance

Les Indiens des Andes peuvent être divisés en deux groupes selon les langues qu'ils parlent: les Quechuas et les Aymaras. Nous ne les distinguerons pas ici puisque ces deux groupes ont en commun les caractéristiques dont nous parlons.

La plupart de ces Indiens ne parlent qu'une de ces deux langues et très peu connaissent l'espagnol. Même ceux-ci sont presque tous illettrés, les écoles n'existant presque pas. Celles qui existent manquent généralement du matériel nécessaire et souvent n'ont pas de professeurs.

Médecins et infirmières sont presque inconnus dans la région et ce sont les guérisseurs et les sorciers qui les remplacent.

Les conditions hygiéniques des Incas sont pitoyables. Ils passent plusieurs semaines sans se déshabiller pour se laver, ils se lavent les mains de temps à autre dans des circonstances extraordinaires et le visage à l'occasion des fiestas. On balait les maisons peut-être une fois par mois et la véranda à peu près jamais. Dans de telles conditions on ne s'étonne plus des résultats: les taux de mortalité infantile sont des plus élevés, les pestes y font des ravages considérables et les parasites s'y répandent à loisir.

En ce qui concerne la propreté du corps, le contraste est frappant avec tous les autres Indiens de l'Amérique du Sud qui ont des habitudes scrupuleusement hygiéniques.

L'Indien n'est pas intéressé à travailler, sauf pour le travail semi-ritualiste de l'agriculture. Il n'est pas intéressé à comprendre le monde des blancs et ne cherche pas à le connaître. Cependant on ne peut pas dire pour cela que les Indiens sont léthargiques et stupides comme souvent on les accuse d'être. En effet dans leurs propres affaires et dans leur milieu les Indiens sont actifs et vivants. Cependant ils restent ignorants et incapables même de réaliser leur propre ignorance.

A preuve, leurs méthodes d'agriculture très primitives, res-

tées inchangées depuis des siècles, dont nous parlerons plus loin.

La misère

La misère et l'ignorance sont deux choses intimement liées. Il y a certainement une relation de cause et effet entre les deux. Cependant on se demande parfois en quelle direction cette relation s'établit. L'ignorance semble être cause de la misère. Mais on ne peut pas combattre l'ignorance d'un peuple tant qu'il est dans la misère et la faim. "Ventre qui crie n'a pas d'oreilles."

Le revenu per capita des Quechuas et Aymaras est un des plus bas du monde. Leurs conditions de vie sont pitoyables. Les maisons sont généralement montées avec des blocs de boue séchée et couvertes de toits de chaume, le bois étant très rare dans la région.

Chaque maison n'a souvent qu'une seule pièce pour toute la famille. Les lits ne sont que des peaux de llamas étendues par terre. Les couvertures, quand ils en ont, sont des peaux de chèvres. Le plancher est fait de terre battue, les maisons ont une seule porte et rarement une fenêtre.

Les méthodes de transport sont assez précaires. Les chemins sont étroits et extrêmement accidentés. En général aucun véhicule à roue ne peut être employé. D'autre part les animaux qui se prêtent mieux au transport s'adaptent difficilement dans les parties hautes des montagnes où souvent ils doivent passer par un chemin étroit d'un pied à côté d'un précipice de 300 ou 400 pieds.

Il nous reste seulement le llama, un des rares animaux capables d'avoir comme nourriture normale l'herbe jaune et sèche de l'endroit, et qui n'a pas peur des chemins escarpés. Cependant un llama adulte ne peut être chargé que de 60 lbs tout au plus, et il se fatigue facilement.

Les Indiens souffrent encore des tremblements de terre, assez fréquents dans la cordillère. Ils répandent parmi eux la peur, l'inquiétude, parfois la mort et font rouler des roches et des cailloux dans leurs plantations.

La faim

Tel que mentionné plus haut, le sol au faite de la cordillère est plutôt sec et stérile. Rares sont les aliments cultivables dans ces terres. L'Indien ne connaît pas les techniques d'irrigation; l'eau est rare et il ne sait pas faire des puits.

En plus de la stérilité du sol le climat n'aide en rien. Souvent

LES INCAS D'AUJOURD'HUI

les plantations sont endommagées par le froid... ou par la chaleur.

Dans les vallées, les terres sont plus fécondes; dans les rares plaines, le bœuf et les ânes aident l'homme dans le travail de l'agriculture. Dans les montagnes, encore plus que dans les plaines, l'homme est sa propre bête de somme.

Les méthodes d'agriculture sont extrêmement primitives. Les Indiens des Andes conservent les mêmes techniques de plantation et le même type d'outils qu'il y a plusieurs siècles. Il y en a parmi eux qui se servent encore de simples barres de fer d'un pied et demi de long, avec un des bouts plus ou moins aiguisés. Avec ça et avec leurs mains ils vont remuer la terre pour la moisson, qui donnera la plante qui, à son tour, peut-être donnera le fruit.

Où le terrain le permet les Indiens plus fortunés se servent de la charrue et des bœufs. Cependant les charrues sont faites en bois, la plupart du temps, et l'homme doit faire autant d'effort que le bœuf pour remuer la terre.

Leur production agricole consiste en quelques céréales telles que quinoa, canahua, inconnues en Amérique du Nord, et oca, une sorte de patate.

Ceux qui vivent près du lac Titicaca, situé à 15,000 pieds d'altitude, font de la pêche. Le poisson entre dans leur diète; cependant ils ne sont pas mangés frais mais secs et salés. Il est intéressant de remarquer que le bois étant rare dans la région, ils font leurs canots avec de la paille, suivant la technique de leurs ancêtres d'il y a plusieurs siècles.

Les Indiens les plus "riches" se permettent une fois de temps à autre le luxe de manger du charqui, c.-à-d. la viande sèche. Cependant la viande ne fait absolument pas partie du menu ordinaire des Quechuas et des Aymaras.

Donc l'Inca d'aujourd'hui vit en état de faim ou de sous-alimentation. Tandis qu'un homme a besoin d'à peu près 2,800 calories par jour, l'Indien lui-même en absorbe 1,500 à 2,000.

L'Indien des Andes essaye de compenser son état de sous-alimentation avec deux choses: la boisson et la coca. La première, ils la font avec des céréales fermentées; elle va additionner quelques calories à leur diète. Ceux qui vivent près des villes achètent de l'alcool de canne à sucre (eau de vie), produit très bon marché mais extrêmement fort

et qui répand parmi eux les problèmes de l'alcoolisme.

Si les Indiens ont une activité physique très intense c'est grâce aux feuilles de coca. Le coca — *eritroxilan coca* des scientifiques — est cultivé dans les vallées des Andes. L'Indien croit que cette plante est d'origine divine et a des propriétés magiques. En fait, en mâchant de ces feuilles pendant la journée l'Indien devient indifférent à la faim, à la douleur, au froid et à la fatigue.

Le coca n'est pas avalé; les feuilles sont superposées les unes sur les autres, on les met dans la bouche en les tenant avec les dents et seulement le jus est avalé. Avec le coca l'Indien est capable de faire des efforts physiques qui seraient au-dessus de ses forces sans l'herbe magique.

L'Indien prend seulement deux repas par jour: l'un avant l'aurore, l'autre au crépuscule. La lumière du soleil est utilisée pour le travail et pendant la journée le coca le tient debout. Le coca a sur l'organisme seulement un effet anesthésique et non une valeur nutritive.

Les effets de l'habitude de mâcher le coca ont été l'objet de longues controverses. Aujourd'hui cependant l'opinion médicale semble ne pas être très sévère sur les effets néfastes de ces feuilles. En effet l'Inca s'est servi du coca depuis des siècles et des siècles. Dans des découvertes archéologiques on a trouvé à côté des corps inhumés, des poches de laine avec des feuilles de coca, encore conservées à cause du sol sec des tombeaux.

Le coca est pour les Indiens des Andes non pas un luxe mais une nécessité vitale. Sans ces feuilles l'Indien ne se croit pas capable de travailler. On les vend partout et on les achète partout dans les Andes. L'Indien se sert du coca encore comme un remède pour les blessures, le mal d'estomac et pour les autres maladies.

Vie et religion

Les Incas de nos jours sont pauvres, misérables et ignorants. Malgré cela ils constituent un peuple charmant, avec une culture toute particulière, ayant gardé leurs traditions relativement éloignées des influences occidentales. Le bruit et le mouvement du monde moderne ne troublent pas la tranquillité et la solitude des Quechuas et des Aymaras.

En effet l'Indien ne s'intéresse pas à ce qui est au dehors de son monde. De même les blancs ne s'occupent pas beaucoup des Indiens. Les Incas de nos jours

constituent un peuple de sept millions d'hommes presque complètement oubliés du monde.

L'Indien est loin d'aspirer à la richesse. L'argent pour lui ne vaut rien. Il ne veut pas d'assurance-vie, il veut seulement jouir du fruit de son travail, souvent enlevé en grande partie par les patrons ou propriétaires des terres, en général des blancs ou des métis.

Mais parlons de leur vie et de leurs traditions. Toute leur société est bâtie sur la famille. Les femmes sont en général fertiles et les familles nombreuses. Toute addition dans la famille est bienvenue et considérée comme de la "bonne fortune". Les techniques de contrôle des naissances ne sont jamais employées.

L'infidélité conjugale n'est presque jamais connue des Incas et un amour intense est attaché aux enfants. Dans les enfants l'Indien voit aussi une certaine valeur économique, puisqu'ils aident leurs parents dans le travail de la terre et surtout dans la garde des troupeaux de llamas.

La loi morale de ce peuple est la loi de la tradition, la loi la plus forte que l'Indien connaît; enlève cette tradition et vous lui enlèverez son code moral.

Dans les villes et dans les mines l'Indien est parfois ivrogne, mendiant, voleur. Dans les montagnes il n'y a pas de mendiants, et les Indiens sont extrêmement honnêtes, quoique quelques fois ils abusent un peu de la boisson.

L'Indien a une forte conscience de la justice et il devient enragé plus facilement par l'injustice que par l'oppression. L'Inca est encore extrêmement gentil avec ses enfants et doux avec ses animaux. Ceux-ci ne connaissent pas la cruauté; ceux-là ne connaissent pas la punition.

Les vertus incaïques sont résumées dans une phrase classique: *ama llula, ama chella, amasua*; "ne mens pas, ne vole pas, ne sois pas paresseux". Les missionnaires et tous ceux qui ont connu plus profondément les Indiens des Andes sont unanimes à affirmer qu'une partie de ces Indiens est devenue corrompue et démoralisée seulement au contact des blancs.

La morale des Indiens est donc une morale sociale, une morale de l'habitude et de la tradition. Elle est une partie de toute leur vie et ne peut pas en être séparée.

Le tempérament de l'Indien est incliné à la révérence aux supérieurs, soit humains, soit divins. L'extrême soumission de

ces Indiens a facilité l'organisation de l'empire Inca, rendu possible la conquête espagnole et permis toute l'oppression que l'Indien a souffert. La soumission de l'Indien a enfin rendu moins pénible le travail des missionnaires dans leur conversion au christianisme.

La plupart des Incas de nos jours sont chrétiens, fruit du travail pénible et héroïque des missionnaires pendant quatre siècles. Les Indiens conservent encore, c'est vrai, quelques croyances, et rites de leur ancienne religion, huaca. Cependant dans ces croyances et rites il n'y a plus d'idolâtrie, ils ne sont pas hérétiques et n'impliquent pas l'infidélité des convertis, puisqu'ils n'attribuent pas d'essence divine à ce qu'ils vénèrent.

La Vierge est particulièrement vénérée par les Indiens et elle est actuellement le motif central de leurs fiestas. Ils fêtent la Vierge à leur manière avec des danses, des chants et des processions.

Les missionnaires sont très peu nombreux dans les Andes, surtout dans les parties les plus hautes de la cordillère où l'accès est difficile et pénible. Dans certains endroits le prêtre y va seulement une fois par année. Le voyage est fait sur un âne, des fois à pied et prend plusieurs jours et même des semaines.

Le prêtre va d'un village à l'autre, il confesse, il distribue les sacrements, il bénit les mariages qui se sont effectués pendant l'année. Des fois il baptise les premiers-nés de couples dont le mariage fut béni une ou deux heures avant.

L'indien et le blanc

Le problème des relations entre les Indiens et les blancs est un des plus grands problèmes du Pérou, Bolivie et Équateur. On peut se faire une idée de l'importance du problème si on pense qu'en Bolivie, par exemple, l'Indien pur forme à peu près 80% de la population et si on ajoute le métis le total monte à 90 ou 95%. Or, tous les Indiens et la plupart des métis sont loin d'être intégrés à la vie politique, sociale et économique de ces pays.

Mais qu'est-ce que les blancs pensent de l'Indien? Eh bien, entre les blancs de ces trois pays il y a plusieurs courants d'opinion. L'un le représente comme cruel, égoïste, non-sociable, malicieux, soupçonneux, sans initiative ou ambition, paresseux, ivrogne, hypocrite. Ils pensent que l'Indien doit continuer dans la situation où il se trouve. Il va sans dire que cette théorie n'est qu'une tentative de justification de l'égoïsme et du désintéressement de certaines gens auxquels les ajustements sociaux de ces pays permettent de s'enrichir.

Les autres courants d'opinion parmi les blancs s'opposent tous au premier courant pour une raison ou pour une autre. En effet il y a de plus en plus de gens qui favorisent l'intégration de l'Indien à la vie sociale et économique. Puisque l'Indien constitue une si grande majorité de la population, ces pays ne peuvent pas évoluer à moins que cette intégration soit effectuée.

Que cette intégration soit essentielle ou non pour le développement de ces pays, cela nous importe peu pour le moment. Notre



premier intérêt dans cet article est l'HOMME, considéré en lui-même et non en fonction du développement économique d'un pays.

Nous avons voulu jeter un regard en dehors des frontières du Canada et vous montrer un peuple presque deux fois plus

nombreux que la population du Québec, qui vit dans la faim, la misère et l'ignorance. Un peuple qui a besoin de l'aide des hommes civilisés et qui est oublié de ces hommes. Un peuple qui mérite le secours des blancs qui l'ont réduit à sa situation présente.

Roberto Carr Ribeiro

LES BEAUX-ARTS SUR LE CAMPUS

Il faut savoir avant tout que cette exposition est faite par des étudiants. Aussi ne faut-il pas s'attendre à voir des œuvres de maîtres mais des "essais". De plus, différentes sections de l'École exposent: les sections de peinture, dessin, photographie, art publicitaire, etc... Ce qui donne à beaucoup d'œuvres leur sens et leur valeur propre.

A la Mezzanine: Le fusain de Gilles Guertin a un très bon effet reproduit par la photographie, même meilleur que l'original. Dans le même esprit, "Les chaises" de Jacques Therrien donne un moins bon effet; de plus, Buffet n'aime sûrement pas à être imité...

Une "composition" de Françoise Dextras, faite de rouges et de bleus surtout, est bonne: cependant la construction des plans et l'équilibre surpasse la qualité des tons et des couleurs.

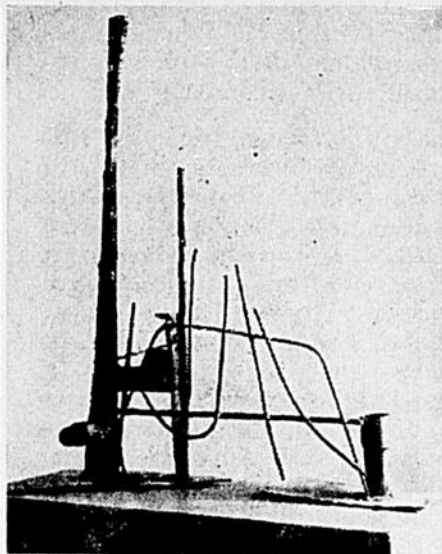
J'ai remarqué le fusain de Valcourt et une "encre" de Tremblay. Pour des élèves de 1ère, ils ont un bon sens de l'équilibre.

Dans le domaine de la décoration, les maquettes de théâtre exécutées par Jean Faucher et Marcel Décary diffèrent beaucoup "d'esprit" entre elles, mais ont toutes deux beaucoup de finesse et de poésie, chez Faucher, de construction puissante chez Décary.

Parmi les gravures, sont à remarquer: "Le marché aux ombrelles" de Robert Wolfe, où le dessin et la composition sont excellents. Les eaux-fortes de Lise Barrette, "Hérésas" de Suzanne Pasquin ont beaucoup de délicatesse. De plus, les encres de cette dernière ont une belle richesse de couleurs, dans les ocres et les noirs et les orange, les gris — que j'ai particulièrement aimées. Ces encres sont de beaucoup supérieures aux "huiles" étalées autour. Soit dit en passant les peintures à l'huile n'ont pas grande valeur artistique; on sent la scolarité, l'application à faire "moderne" — c'est lourd. Pour revenir à Suzanne Pasquin, elle a du goût, de la belle couleur, une composition assez remarquable — et elle connaît sa matière. Elle a une vie dense.

Une "soudure" de Michel Tanguay, mise en plan dans un coin, est fine dans l'élanement léger de ses bâtons de fer soudé. L'équilibre et l'espace prédominent. On peut même parler d'élégance malgré la matière assez brute que quelques-uns sûrement ne présentent pas... Quant à l'amas de ferraille, (une autre soudure intitulée "Un quintal de cerveau"), l'auteur a plutôt un talent de soudeur que de sculpteur.

Les photographies de René Bélanger et de Gérard Robert, si elles sont plutôt dans le but de créer des compositions



nouvelles, ont beaucoup "d'âme", ce qui veut dire "artistiques". C'est très heureux chez des publicistes.

En bas, dans la salle contiguë au Grand Salon, sont les encres de Marcel Ducharme. Même s'il faut supposer une part de hasard dans l'exécution, on trouve des résultats inattendus qui sont bons, un très beau dessin, des tons riches. Une, spécialement, aux tons d'eau profonde et d'algues claires, est à voir. "Le Marais" de Micheline Couture, montre quelqu'un qui possède son métier et un sens artistique prononcé. La composition est très équilibrée, et le dessin sûr. Mais cela est plus cérébral que les œuvres de Ducharme où les yeux jouissent plus que le sens analytique. Dommage que Micheline Couture ne soit représentée que par une seule de ses œuvres. Une autre encre de Michel Tanguay est aussi à remarquer. Elle plaît par la composition et ses couleurs rousses et vertes.

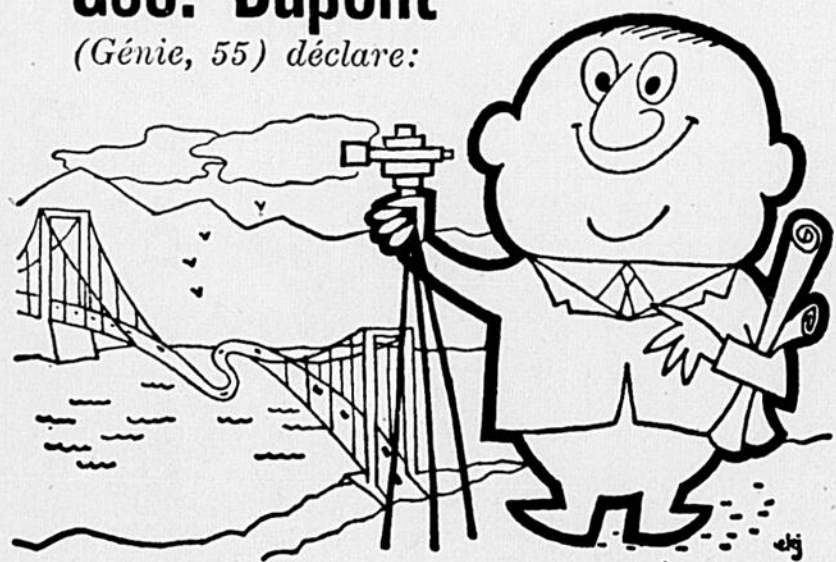
Cette exposition est intéressante. Elle montre le travail (pourvu qu'il ne se fasse pas trop sentir) et des essais prometteurs. Il ne faut pas être trop exigeant, aussi on peut y trouver beaucoup et s'y plaire.

Rose-Marie Arbour



Geo. Dupont

(Génie, 55) déclare:



Il y a moins de tension et de rupture

dans mes finances grâce à mon compte

de chèques personnel à...



BANQUE DE MONTRÉAL

La Première Banque au Canada pour les étudiants

Succursale Ave Darlington et Soissons:

R. O. Smith, gérant

commencer tôt à déposer est le premier pas vers le succès

URF-59

CONCERT DE JAZZ HERBERT SPANIER

Le 10 février avait lieu le second concert de jazz sous les auspices de la Société Artistique. Encore une fois, on a pu se rendre compte combien notre Grand Salon était approprié au point de vue acoustique. La salle réunissait quelque deux cents amateurs, en majorité des étudiants, qui ont semblés plus que satisfaits de la performance des musiciens. Bien que l'atmosphère se montra quelque peu froide au début, les finesses de langage de Herbie Spanier et d'Art Roberts, en particulier, eurent tôt fait de ranimer l'enthousiasme de l'auditoire.

Le programme, quant à la composition des pièces présentées, se divisait en deux parties: la première était formée de pièces que l'on peut qualifier de classiques du jazz contemporain. On y a pu reconnaître "There'll Never Be Another You" et "Sweet Georgia Brown" sur des tempos très accélérés où les musiciens n'eurent rien d'autre à faire qu'à exhiber leur technique. Au nombre de ces pièces toutefois, il faut noter les trouvailles que firent Herbie Spanier sur le thème de "My Funny Valentine", et le pianiste Art Roberts sur ceux de "Yesterdays" et "Four in One" (cette dernière, une composition de Thelonius Monk, ce qui veut tout dire).

Quant à la deuxième partie, elle était formée des compositions pour la plupart inédites du leader du groupe, le trompette Herbie Spanier. Deux d'entre elles cependant font à mon avis relief sur les autres: d'abord, "Dimensions in Blue", écrite dans une forme analogue à celle d'une fugue et qu'un magnifique travail d'équipe de la part de Spanier et du saxophoniste Al Baculis nous permit de voir à sa juste valeur. En second lieu, une

pièce sans contredit inspirée qui a pour titre "Northland Blues": l'auditoire a pu en apprécier la délicate mélancolie que les solistes Spanier, Baculis et Roberts ont préservé jusqu'à la fin.

Pour ce qui est du travail des musiciens eux-mêmes, on a pu se rendre compte tout d'abord que Herbie Spanier n'a réellement d'autre école que la sienne: ses improvisations furent d'une qualité égale, sauf au tout début, où il a semblé à la recherche d'une trop grande originalité. Chez Al Baculis, on a remarqué une verve intarissable et des influences bien marquées de l'école West Coast et en particulier du collègue de Dave Brubeck, le saxo Paul Desmond. Celui qui m'a le plus impressionné fut le pianiste Art Roberts: probablement le plus écouté de tous les solistes, il a charmé par sa touche à la fois très moderne et très simple. Il n'a pas cherché à faire une impression, il a laissé parler son art. A la contrebasse, Don Habib s'est montré un grand technicien de son instrument et nous a gratifiés au surcroît de quelques bons solos. Billy Graham, lui, nous a offert un bruit sympathique à la batterie, toujours très bien rythmé mais souvent trop fort pour un quintette. Comme groupe, enfin, on aurait voulu un peu plus de cohésion: toutefois, ceci s'explique par le fait que nous étions en présence de cinq vedettes, chacune dans son domaine, qui n'ont pas souvent l'occasion de travailler ensemble. Malgré cela, je crois que ce fut un très bon concert et que l'enthousiasme de l'auditoire était tout à fait justifié. Un dernier bravo à Jean-Yves Rivard qui fut l'instigateur d'une soirée si bien réussie.

R.G.B.

AU CENTRE SOCIAL

UN AUTEUR INSOLITE

Dimanche prochain, 21 février, l'auteur canadien le plus insolite: Jacques Languirand viendra lire sa nouvelle pièce: "LES VIOLONS DE L'AUTOMNE".

Cette pièce serait du style des "Grands Départs" qui a soulevé beaucoup de controverses et fait couler pas mal d'encre.

Qu'a fait Languirand? De 1949 à 1953 il est au Service canadien de la Radio et télévision française.

Il est critique d'art au journal "Arts et Spectacles". À la même époque il suit des cours d'art dramatique chez Charles Dullin, de même chez Decroux (professeur de Marcel Marceau), d'interprétation et de mise en scène chez Michel Vitold.

Il fait aussi partie du Service International de Radio-Canada à Paris. En 1955 il rentre au pays et fait partie de "Carrefour". Incidemment il vient de faire sa 500e apparition à cette émission.

Comme auteur, ses différentes pièces remportent des succès assez forts. LES INSOLITES — production '55-'56 qui remporte sept trophées au Festival régional d'art dramatique et le trophée Barry Jackson '56 décerné à la meilleure pièce canadienne pour l'année.

LE ROI VIRE — production '57-'58. LES GRANDS DÉPARTS — joué à la T.V.

LE GIBET — mis en scène l'année passée à la Comédie Canadienne par l'auteur en personne.

DIOGENE et LES VIOLONS DE L'AUTOMNE.

Parmi ses activités théâtrales, il crée le Théâtre de Dix Heures, grâce auquel il fait des expériences théâtrales et lance de jeunes vedettes.

Il est directeur du théâtre de Percé en 1958.

Actuellement il assure la mise en scène de "CRIME ET CHATIMENT" qui reprend l'affiche le 23 prochain.

Ses pièces sont jouées à l'étranger, ainsi "LES INSOLITES" ont été données à Paris — la version anglaise sera donnée bientôt au Birmingham Repertory Theatre et "LES GRANDS DÉPARTS" se joue actuellement à Genève.

Nul doute que son apparition au Centre Social dimanche prochain soulèvera un intérêt indubitable, quant à la lecture de sa pièce attendons-nous à réagir de différentes façons car il est impossible de rester sans opinions devant l'insolite LANGUIRAND.

**VOUS AUREZ PROFIT À LIRE:
LE DEVOIR**
ABONNEZ-VOUS SANS TARDER

Tarif des abonnements:

6 mois — \$10.00

12 mois — \$20.00

LE DEVOIR, C.P. 6033, Montréal 3, Qué.

Vous trouverez ci-inclus \$ en paiement d'un abonnement de mois au DEVOIR.

à compter du

Nom

Adresse

Lucien Lacroix

UN SPECTACLE FORT BIEN MONTÉ

Samedi soir dernier, nos confrères de McGill présentaient dans leur auditorium la dernière de leur revue "Got it made", dernière qui ne sera peut-être pas, puisqu'il est question d'en faire une reprise.

Sans raconter tous les détails de l'intrigue, disons que le spectacle est basé autour d'une agence de publicité à la recherche du "mâle" moyen idéal. Après quelques essais infructueux, une employée de cette compagnie rencontre et engage un jeune escrimeur qui remplit à merveille les conditions cherchées. Bien qu'il ignore tout de la musique, on le lancera comme idole "chantante" des teen-agers en lui apprenant à scander les monosyllabes "hou" et "ba" dans un ordre varié.

Tout en poursuivant son chemin, cette intrigue nous fait pénétrer dans maints lieux canadiens où les auteurs de la revue ont bien voulu nous conduire (danse étudiante, studio de télévision, "bureau d'un politicien bien connu", etc.).

De cet ensemble assez bien enchaîné, nous remarquons particulièrement comme moments de plus haute densité comique la leçon de "chant" de Candy à Benedict puis son triomphe endiablé auprès des adolescentes, une sortie d'une bonne Dame de Toronto contre la nudité chez les animaux, le message publicitaire du Premier Ministre annonçant un produit pour enrayer la mauvaise haleine, ainsi que les "réflexions" d'une ménagère canadienne moyenne.

Pour rendre justice aux artisans de ce spectacle de bonne qualité, nous devrions dresser la liste complète d'une équipe qui, au total,

(auteurs, comédiens, musiciens, décorateurs, administrateurs, équipe technique) compte plus d'une soixantaine de membres. Pour ne citer que ceux qui ont collaboré pour une part plus importante à la revue, nous mentionnerons Brian MacDonald, directeur et chorégraphe, Ian Binnie, auteur, co-producteur et interprète du rôle de S.B. (magnat de la publicité), Allan Shlach, auteur et comédien (Benedict), Marilyn Lighthstone (Candy), Bill Lyon en Premier Ministre du pays, l'ensemble des Sextet (formé de Angela De-Vreeze, Shirley Harrison, Liane Marshall et de Dan Baran, Randy Davies et Pierre Perron), Linda Randal, fort boute-en-train au premier plan d'une bande d'adolescentes, enfin Allen Ulrich en Alan Freud, Charlotte Allen en ménagère, et l'ensemble des "Quadrupés". Une mention spéciale doit être faite à Stephen Coplan, compositeur de toute la musique.

Habitué que nous étions à voir nos amis de langue anglaise présenter des revues qui tenaient beaucoup plus de la comédie musicale américaine que de la satire, nous nous sommes réjouis d'y trouver cette année un menu un peu plus croustillant.

Comme par les années passées, la mise en scène fut véritablement de niveau professionnel. Cependant, si la revue a du fini, elle manque peut-être en général, malgré l'amélioration, d'une chaleur encore plus explosive, plus continue; c'est qu'au théâtre comme en amour, il n'y a qu'une seule loi, celle de l'intensité.

G.T.



Récital von Bassenheim fort apprécié

Jeudi, le 28 janvier dernier, la pianiste argentine Isabel von Bassenheim nous présentait un récital des plus intéressants.

Bien que le "trac" sembla l'indisposer pour le début des "scènes d'enfants" de Schumann, l'artiste s'est vite ressaisie pour nous donner "Rêverie" dans un lié merveilleux et une grande virtuosité.

"Sur le cheval de bois" et le "Poète parle" ont démontré une perfection de détails qui ne nuit en rien à la construction de l'ensemble.

Mademoiselle Bassenheim, avec des contrastes dynamiques qui du point de vue technique forçaient l'enthousiasme, exécutait ensuite la Sonate d'Alberto Ginastera, compositeur argentin. Le mouvement presto misterioso et apassionato lui permirent de développer des trucs qui ajoutés à la technique qu'on lui connaît, font sa personnalité. Il est à regretter cependant que le dernier mouvement de cette sonate, malgré l'adresse de son traitement, soit d'idées musicales assez courtes pour ne pas dire médiocres.

Dans la Gigue en mi mineur de Lully, il y eut des transitions particulièrement bien venues. La Sonate en re mineur de Scarlatti, quoique moins nuancée, sut retenir l'intérêt du public.

Sans exagérer, je puis dire que dans les tableaux d'une exposition de Moussorgsky, mademoiselle von Bassenheim fut tout-à-fait remarquable. C'est avec une virtuosité incomparable qu'elle enchaîna les Thèmes et Variations. Le passage "Gnomes", modèle de musicalité et de précision, lui donna l'occasion de prouver une discipline que plusieurs musiciens pourraient lui envier, discipline qui d'ailleurs avait été remarquée en 1948 par le grand pianiste Walter Gieseking.

"Le vieux château" fut un des moments musicaux les plus rares auquel il nous a été donné d'assister.

Bref, Isabel von Bassenheim est une artiste profondément musicienne dont chaque interprétation allie intelligence et sensibilité.

La Société Artistique présentait dimanche dernier, soit le 14 février, Michèle Constantineau, pianiste, lauréate au Festival National de Musique, et Sylvia Saurette, brillante soprano.

Le prochain concert aura lieu le 6 mars, et sera préparé grâce à la collaboration de la Faculté de Musique. Les artistes invitées seront Andrée Brunet, pianiste, et Catherine Stepan, violoniste.

Continuez à venir en aussi grand nombre: des artistes de choix nous assurent une agréable soirée!

Yvon Cassivi

AIMEZ-VOUS BRAHMS ?

Aimez-vous Brahms? Pas à la Sagan, mais à la Krips. Venez l'entendre mercredi prochain au Plateau avec Simoneau et Alarie à 8 h. 20 p.m.

À travers la ville

CINÉMA

AVENUE: "Room at the Top".
ÉLYSÉE: Mon oncle (Tati). La traversé de Paris (Bourvil et Gabin).
PIGALLE: Les orgueilleux. Les grandes manœuvres (Gérard Philippe, Michèle Morgan).
FRANCAIS et RIVOLI: Le clochard (Jean Gabin).
THÉÂTRE CLUB: Les sorcières de Salem. 7h. et 9h.15 (sauf les lundi et mardi).
WESTMOUNT: "The Scapegoat" (Alec Guinness).

THÉÂTRE

ORPHÉUM: Les femmes savantes (sauf les lundi et jeudi).
COMÉDIE CANADIENNE: Le cri de l'engoulement.
Si Baptiste savait...
Bousille et les justes.
(Relâche le lundi). Tous les soirs à 9h.
LA BOULANGERIE: La cruche cassée.
Le jeudi, vendredi, samedi à 8h.30. Dimanche à 7h.30.
ÉCOLE DES BEAUX-ARTS: Récitation de poèmes.
Pièce par le Centre d'Essai, les mardi et mercredi à 8h.30.

SPECTACLES

HER MAJESTY'S: Ballet espagnol de Roberto Iglésias, du 1er au 5 mars. Matinée samedi et dimanche, les 5 et 6 mars.
ÉCOLE DES BEAUX-ARTS: Expo-folklore.
Danses folkloriques, à l'auditorium de l'école, le 19 février à 8h.30.
Admission: \$0.50.

CONCERTS

PLATEAU: Mozart-Brahms. Avec Josef Krips au pupitre.
Pierrette Alarie et Léopold Simoneau, solistes.
Le 24 février à 8h.30. Admission: \$1 pour les étudiants.
RÉCITAL D'ORGUE: par Gaston Arel, à Queen Mary Road United Church de Hampstead (Queen Mary Road, coin Finchley).
Sera joué: Bach-Clérambault-Daveluy à 8h. 45, le 21 février — Entrée libre.
JAZZ: Erroll Garner au St-Denis le 19 février.
GUITARISTES: Presti-Lagoya (dans la tradition de Segovia) au Plateau le 18 février.

EXPOSITIONS

U. de MONTRÉAL: A la Mezzanine, les étudiants de l'École des Beaux-Arts exposent leurs huiles. Du 15 au 22 fév. Au Hall d'entrée, exposition de sculptures africaines. Du 16 au 23 février.
GALERIE DELRUE: Marcelle Ferron expose ses huiles. Ouvert de 2h. à 6h., de 8h. à 10h. Samedi: de 11h. à 6h. p.m.
GALERIE DESDNERE: Stanley Lewis expose ses sculptures.
MUSÉE DES BEAUX-ARTS: 225 maîtres européens.
Sculptures d'Armand Vaillancourt, dessins de Lismer et Silverberg.
U. de MONTRÉAL: Colloque sur l'art, avec Jan Doat, Jean Vallerand, Guy Viau et Mme Henrikas Nagys, le 20 février à 3h. Soirée culturelle au Grand Salon de l'Université, Jacques Languirand fait la lecture de sa dernière œuvre: "Les violons de l'automne", le dimanche 21 février à 8h.30. Admission libre.

LES FEMMES SAVANTES

La comédie de Molière présentée par le Théâtre du Nouveau Monde à l'Orpheum, en sixième semaine, ne saurait être plus actuelle qu'en notre siècle de vulgarisation scientifique. Les allusions à l'astronomie et certains jugements sur la philosophie qui s'y trouvent, permettent au spectateur un rapprochement de l'un ou l'autre des personnages, avec lui-même ou quelqu'un de sa connaissance. En effet, il y a dans Molière une force comique irrésistible et encore jamais dépassée.

Des onze personnages de ce chef-d'œuvre, qui ne connaît, par exemple, un Chrysale, bon bourgeois, un peu faible de volonté, qui essaie de nous

persuader que sa femme autoritaire ne le mène pas par le bout du nez, ou, encore, une Bélise, célibataire d'un certain âge, éternellement coquette, qui aime croire que tous les hommes brûlent d'amour pour elle, peut-être, aussi, un Trissotin ou un Vadius: ces faux savants, malgré leurs efforts à paraître talentueux, intelligents et renseignés, s'injurient et, finalement, se brouillent sur la simple question d'un sonnet (chacun le sien) qu'ils ont écrit.

"Les Femmes Savantes" se jouent tous les soirs de cette semaine, sauf lundi et jeudi, et il y aura matinée dimanche, le 21.

UN CONCERT UNIVERSITAIRE

L'Orchestre Symphonique de Montréal nous annonce qu'une autre Soirée Universitaire se donnera le mercredi 24 février, au Plateau. Ce concert, dirigé par le réputé chef d'orchestre viennois Josef Krips, comprendra au programme la Première Symphonie de Brahms, la Symphonie Jupiter de Mozart et des extraits d'opéras chantés par les réputés chanteurs canadiens, Pierrette Alarie et Léopold Simoneau, dont nous allons dire quelques mots.

Spécialiste mozartien, ses interprétations incomparables des oeuvres de ce musicien ont donné à M. Simoneau l'occasion de faire de nombreux enregistrements de celles-ci en Europe et en Amérique.

Quant à son épouse, Pierrette Alarie, superbe soprano colorature, elle a participé aux festivals d'Aix-en-Provence, d'Edimbourg, de Munich, de Vienne et de Baden-Baden et s'est distinguée au Metropolitan, à l'Opéra de Paris ainsi qu'à l'Opéra Comique.

Mari et femme forment donc une équipe de grande classe et nous sommes privilégiés de pouvoir les entendre chanter, en collaboration de Monsieur Krips, et ceci spécialement pour nous, les universitaires.

Le prix du billet: \$1.

Aucun siège réservé.

Vente: Le midi au Centre Social.

Lise Jarry

LISTE DES GAGNANTES DU CONCOURS MORGAN "SKETCH-IT-AND-WEAR-IT"

- 1er prix — \$75
Mlle Denise Brulé
1285 Boulevard St-Joseph, Apt 3
- 2ème prix — \$50
Mlle Thérèse Larochelle
3437 Vendôme
- 3ème prix — \$25
Mme Robert Brady
148 Evergreen Drive

ENEZ VOIR LES ROBES GAGNANTES A LA REVUE INTIME DE MODES

Vendredi le 19 février, à 6 h. 30. Les gagnantes recevront leur prix et chacune recevra en cadeau la robe dessinée par elle-même.

Les robes "Sketch-it-and-wear-it" ont été réalisées par WM. G. Junior Originals et sont en vente chez Morgan à la "Jeune Canadienne" ... au troisième.

MACHINES À ÉCRIRE À LOUER



MODÈLES PORTATIFS ou RÉGULIERS
\$5.00 par mois
\$12.00 par 3 mois

Tout montant payé de location, appliqué sur l'achat

Profitez de notre plan achat-location

Pas de frais de finance
Pas de contrat à signer
Aucune obligation d'acheter

Appelez: **ADDING MACHINE CO. INC.**
2625, rue ALBERT
WE. 7-6331

Soirs: 43 avenue de Breslay, Pointe-Claire — OX. 7-4723

WILLIAM G. MORRIS

AVOCAT

Chambre 205
57 ouest, St-Jacques

VI. 2-3965
MONTRÉAL

Plusieurs carrières sont ouvertes à la



Ecrivez à
M. PAUL LÉGER
1945 Boul. Graham
ou téléphonez à
RE. 9-2211

- Service de secrétariat et de personnel.
- Achats, crédit et comptabilité.
- Administration et statistiques.
- Direction et ventes.
- Construction et service technique
- Sciences et technique de laboratoire.

LE CHIEN DE GARDE A ÉTÉ MORDU

La dernière édition du "Quartier Latin" nous apportait un article à la fois touffu et mordant à propos du journal "Le Devoir". C'était signé Guy Tourillon. Bien que je sois loin de partager plusieurs des idées émises par "Le Devoir", il me semble que l'opinion de M. Tourillon aurait eu grandement profit à être plus nuancée sur plusieurs points.

Parlant de ce qu'il appelle notre "chien de garde", l'auteur affirme que "globalement (sic), 'Le Devoir' a contribué pour une part importante à maintenir au sein de la province un cénacle à mentalité désuète". On pourrait répondre: "Gratis affirmatur, gratis negatur". Toutefois si l'on part du principe qu'il faut toujours supposer aux autres un minimum d'intelligence, on en arrive à l'alternative suivante: ou M. Tourillon n'a jamais lu "Le Devoir" ou encore son esprit est pour le moins rebelle à la synthèse.

Quand il s'agit de juger un journal il faut toujours faire plus que l'analyse de quelques articles. C'est une question de bon sens. Ainsi, si me basant sur le seul article de M. Tourillon, j'osais prétendre que "globalement et en général le Quartier Latin manifeste un jugement pour le moins douteux", on me classerait sûrement sans tarder dans la catégorie des bornés... et avec raison! Car même si c'est vrai dans le cas de M. Tourillon, il est fort douteux — et heureusement — que ce le soit dans celui du "Quartier Latin".

Mais revenons à nos moutons ou plutôt à notre "chien de garde".

À chaque jour il n'est besoin que de feuilleter "Le Devoir" pour constater que tous les problèmes de l'heure y sont traités dans un esprit non seulement à la page mais souvent même d'avant-garde.

Ainsi "Le Devoir" fut l'un des premiers à constater l'urgence de prendre en mains notre économie et de contrôler l'exploitation de nos ressources naturelles. Il a toujours secondé de façon admirable nos économistes canadiens-français dans leurs efforts pour atteindre ce but: s'il n'avait pas été là, il est bien probable que "Placements Collectifs", "La Corporation d'Expansion Financière", les "Caisses Populaires", ou la "Compagnie Nationale de Gestion" ne connaîtraient pas leur succès actuel et ne représenteraient pas une aussi grande force.

C'est parce qu'il sait et a toujours su voir loin en avant que "Le Devoir" a osé s'élever contre notre individualisme ancestral, en vue de prendre en mains notre potentiel économique par une saine politique d'union et de coopération. Réunir nos capitaux en vue de les faire servir à nos intérêts, tel a toujours été l'un des principaux objectifs du "Devoir". Qu'y a-t-il de désuet là-dedans, M. Tourillon?

Quelques lignes plus bas, vous reprochez au "Devoir" son nationalisme, comme étant une autre manifestation de sa "mentalité désuète". Il n'est pourtant pas nécessaire d'être très versé en histoire pour savoir que la seule chose qui peut rendre un peuple fort à tous les points de vue, ce ne peut être que son nationalisme! L'internationalisme que vous prêchez en disant que "nous aurions tout avantage à nous considérer D'ABORD comme des êtres humains de culture et de civilisation occidentales" n'a réussi jusqu'à présent qu'à former des esprits bâtards dont l'opportunisme est le seul maître.

Si vous lisiez "Le Devoir" de temps à autre vous vous apercevriez que son nationalisme est quelque chose de rationnel; il ne s'explique que par une grande lucidité en face de la réalité tangible qu'est le Canada.

Notre pays est une Confédération, une union de fédérations.

Cette forme de gouvernement fut choisie en vue d'unir dans l'harmonie deux nations différentes aux points de vue langue, religion et culture. Il était vrai en 1867 et il demeure vrai en 1960 que plus les deux nations qui composent notre pays pourront s'épanouir, plus celui-ci sera fort et rayonnant.

Ainsi pour ce qui nous concerne, plus nous serons Canadiens français, plus nous serons Canadiens tout court. Développons notre culture, enrichissons et améliorons notre langage, secondons le mieux possible nos artistes, nos écrivains, nos hommes d'affaires et nos pro-

fessionnels; ce sera tout le Canada qui en bénéficiera.

Ceci, "Le Devoir" l'a compris depuis sa fondation. Avait-il vu trop grand? Peut-être. Chose certaine, de plus en plus de nos compatriotes canadiens-français et même anglo-canadiens s'aperçoivent de l'avantage immense que représente pour le pays tout entier l'élément de culture française. Peut-être que pour vous, M. Tourillon, qui faites fi de tout nationalisme, la citoyenneté canadienne est un mal que vous endurerez parce que vous n'y pouvez rien. Soyez assuré toutefois qu'il

est loin d'en être ainsi pour l'immense majorité de vos confrères!

Quand on constate que dans la vague d'américanisme qui déferle sur notre pays, seul l'élément canadien-français permet au Canada de se distinguer des États-Unis, on ne peut s'empêcher d'un légitime sentiment de fierté. Par le seul fait de sa présence la province de Québec empêchera peut-être un jour le Canada de devenir le XIème état américain. Qui sait?

Il est donc souhaitable qu'à l'instar du "Devoir", tous les

journaux, y compris le Q.L., fassent connaître à leurs lecteurs l'importance du fait canadien-français vis-à-vis le bien commun du Canada tout entier.

Loin d'être une attitude désuète, un "état d'esprit périmé", ce sera une manifestation tangible qu'on a bien compris la réalité, "l'actuel contemporain".

Ainsi les apprentis-journalistes seront peut-être moins portés à mordre le "chien de garde"!

François Lefebvre
H.E.C.

CE SONT LES ÊTRES HUMAINS QUI FONT LA DIFFÉRENCE...



SIR FREDERICK BANTING

Celui qui a découvert l'insuline nous a fourni la preuve de cette grande vérité: *l'homme*, même seul, peut faire plus que les machines et les méthodes les plus rigides. Il n'avait rien pour l'aider, ce jeune médecin. Pas d'équipement précis, pas de laboratoire bien organisé—pas même l'encouragement de ses semblables. Mais il avait quelque chose de beaucoup plus important—son énergie, son dévouement et la certitude d'être dans la bonne voie.

Il se résigna à se passer de tout et entreprit de mener à bien la lourde tâche qu'il s'était assignée, avec les outils les plus élémentaires. Sa victoire n'en fut que plus grande, car ce n'était pas seulement une victoire de la science sur la maladie, mais aussi le triomphe du courage devant l'adversité.

A notre époque de formules toutes faites et d'intelligence-robot, il est bon de se rappeler que ce sont *les êtres*... les hommes et les femmes... qui font la différence dans l'échelle des valeurs. C'est là une des bases de notre politique en affaires. Nous sommes fiers d'avoir chez nous ces hommes et ces femmes jeunes qui ont aidé si largement à faire de La Banque Toronto-Dominion un établissement digne de l'estime d'une nation. Notre personnel est notre meilleur atout. Si vous songez à faire carrière dans la banque, prenez rendez-vous avec le gérant de La Banque Toronto-Dominion la plus proche. Il se fera un plaisir de vous expliquer les nombreuses occasions de réussir que vous trouverez au service de notre banque.

LA BANQUE TORONTO-DOMINION



ON N'Y VA PAS DE MAIN MORTE

LE CHAMPIONNAT FRAPPE À LA PORTE

Un proverbe dit: "Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué". Je me demande si je devrais l'appliquer à notre situation présente.

Depuis longtemps, depuis plusieurs années, l'Université de Montréal inscrit une équipe de ski dans les compétitions interuniversitaires. Jamais cependant, elle n'a remporté les honneurs de ces compétitions. Cette année, par ailleurs, les experts rapportent que jamais l'Université n'a présenté une équipe aussi balancée et aussi forte.

Ces compétitions auront lieu demain, vendredi, et samedi à St-Sauveur. Elles mettront aux prises les Universités de McGill, de Toronto, de Laval et de Montréal. Cette année, c'est l'Université McGill qui en est responsable.

Vendredi avant-midi, ce sera l'épreuve du slalom au Mont Habitant; vendredi après-midi, ce sera la course de fond à Morin Height; samedi avant-midi, ce sera la descente dans la section nordique; et samedi après-midi ce seront les épreuves de saut au mont Redbird.

Les membres de notre équipe sont, dans l'alpin: Roland Doré, Richard Bienvenu, Jean Bernard, André Simard. Dans le nordique: Paul Mercier, Pierre Lefrançois, Majella Morin, Jean Vanasse.



Le gérant de l'équipe est Jean Vanasse et l'instructeur Chris Gribbin. Tous sont confiants de remporter la palme à ces compétitions. Les épreuves préliminaires de la zone laurentienne sont de bon augure, et chacun des nôtres s'est bien classé lors de ces événements.

Une invitation toute spéciale est lancée à tous les étudiants d'aller encourager nos Carabins-skieurs dans le Nord la fin de semaine prochaine, soit les 19 et 20 février. Un appui

moral pour une équipe est toujours un avantage que l'on ne refuse jamais. Alors s'il vous est possible, ou encore si vous projetez de faire une excursion de ski samedi, pourquoi ne pas vous diriger vers St-Sauveur et, tout en vous amusant, en profiter pour encourager en même temps vos confrères qui s'entraînent arduement depuis déjà plusieurs mois en vue du succès qu'ils remporteront devant vous vendredi et samedi.

Jean-Ls Bourget

RHEULT ET CARRIÈRE BRILLEN À TORONTO

Samedi dernier, les Universités de Montréal, de Toronto et McGill s'affrontaient dans une autre compétition annuelle d'escrime à Toronto, les armes étant le fleuret, l'épée et le sabre.

Quoique vaincue dans l'ensemble, l'Université de Montréal remporta les honneurs au fleuret, grâce à la magnifique tenue de Jules Rheault, élève de M. Desjarlais depuis l'an dernier seulement, qui se mérita 5 victoires

sur un total possible de 6, et qui perdit de justesse le championnat individuel au profit d'un membre de l'équipe torontoise.

Un autre qui s'est aussi grandement distingué fut Jean Carrière qui, à la suite d'une magnifique exhibition au sabre, remportant 4 victoires, se vit décerner le trophée George Tully, accordé à l'escrimeur qui, au cours de la rencontre, s'est le plus mis en évidence par son style et son esprit sportif.

Il ne faudrait pas passer sous silence la belle tenue de René Rheault, André Tremblay et Rodrigue Dion. Ces derniers, malgré leurs insuccès au sabre et à l'épée, ont livré une belle lutte aux porte-couleurs de McGill et Toronto avant de s'avouer vaincus.

A la lumière de ces résultats, il ne fait aucun doute que Montréal possède une excellente équipe de fleuretistes; mais il reste encore beaucoup à faire au sabre et à l'épée si notre Université veut remporter la palme l'an prochain, alors que nous serons les hôtes de McGill et Toronto. Bravo les gars!

Paul Lalancette, gérant

Golf, golf, golf!

Attention! Attention! Dernières journées, aujourd'hui et demain, pour vous inscrire aux cours de golf. Inscription à l'entrée du Centre Social. Hâtez-vous de le faire au plus tôt.

Quand les deux tiers d'une saison de hockey sont écoulés, qu'une équipe n'a jusqu'alors essuyé que des revers, et qu'enfin la onzième joute soit une victoire... c'est presque la fin du monde!

Certes les "Carabins" ont gagné des joutes cette année, mais aucune dans les cadres de la ligue interuniversitaire, du moins jusqu'à samedi soir dernier alors qu'ils battaient Toronto par le compte de 3 à 2.

QUI SOMMES-NOUS? . . .

"Toronto n'offre pas l'équipe de l'an dernier", diront les connaisseurs, et je suis parfaitement d'accord. Leur édition 1959-60 équivalait approximativement à 50% de celle de 1958-59. Mais il ne faut pas oublier que notre équipe des "Carabins" est aussi inférieure à celle de l'an dernier, ceci dû à la perte de super-vedettes, au manque d'entraînement et aux conditions difficiles dans lesquelles nous devons évoluer (aréna, voyages, blessures...).

Par ailleurs, il ne faut pas oublier non plus que Toronto, avant de perdre à nos dépens, livrait une très chaude lutte à l'équipe de Laval pour le championnat du circuit, et je crois que cela est significatif dans une certaine mesure. C'est ce qui fait, par exemple, que Québec, lors de nos prochaines rencontres à McGill le 24 février et le 4 mars, ne viendra pas à Montréal en étant assuré de vaincre à nouveau 12 à 0. Ils ne savent plus quelle équipe ils devront affronter. Nous, pendant ce temps, nous nous améliorons. Evidemment, il sera impossible de remporter le championnat cette année, il y a longtemps d'ailleurs qu'il est perdu pour nous, cependant restent encore quatre joutes, et nous sommes bien déterminés à les gagner coûte que coûte.

ALORS, RACONTE . . .

Laissons-là l'avenir et constatons plutôt ce que nous a donné le passé. Samedi, 13 février, 10h.45, dans la chambre no 3 de l'aréna McGill, celle des "Carabins", c'est le délire. Tout le monde se félicite. Certains se rappellent leurs exploits des secondes précédentes, d'autres, plus sages, ne semblent pas réaliser qu'ils viennent de battre Toronto 3-2. On rencontrait toutes les émotions dans ce local.

Plusieurs membres de l'équipe, prenant leur retraite en fin de saison parce que leurs études sont déjà terminées, se réjouissaient à l'idée d'avoir vaincu les "Blues" à leur dernière rencontre. D'autres encore faisant leur début dans la ligue y voyait déjà un beau souvenir de première saison. Chose certaine, c'est que tous avaient donné toute leur énergie pour vaincre et ils y étaient arrivés.

QUELQUES VEDETTES . . .

Signalons d'abord la magnifique performance de Robert Tremblay qui effectuait un retour au jeu en cette occasion. Il a compté le but égalisateur (2-2) et le but victorieux (3-2). En dépit d'un genou encore endolori, il a joué en maître, étant partout à la fois. Ceci ne diminue en rien le travail défensif de nos joueurs. Maurice Legault, nouvellement arrivé avec l'équipe, a particulièrement aidé la cause des siens avec ses montées à l'emporte-pièce et son travail de "body-guard" dans notre zone.

Claude Duguay était présent. C'est tout dire, puisque chaque partie pour Claude est toujours une grosse partie. Il est l'homme à tout faire, le "Marshall" des "Carabins". En plus de repousser sans cesse les attaques ennemies, il s'est permis de compter le premier but de la rencontre. En outre, Roland Hébert s'est, comme d'habitude, signalé sur la défensive. C'est un joueur qui donne toujours sa pleine

mesure et à qui on ne peut jamais reprocher de faire des erreurs.

Il est difficile d'élaborer dans ces quelques lignes sur chaque membre de l'équipe, parce que dans le succès de samedi dernier, tous et chacun d'entre eux ont fait leur large part. Il y a les Duhaime, Bernier, Landreville, Mongeon, Bélisle, Paquette, Roussy et Dionne. Pour ma part, j'ai l'impression d'avoir fait tout en mon possible pour aider mes co-équipiers.

En un mot, c'est une véritable victoire d'équipe qui a eu pour effet de réjouir tout le monde, tant les quelques spectateurs présents et enthousiastes, que l'instructeur Rolland Bleau et le gérant André Couture.

MAIS TOUT N'EST PAS ENCORE FINI . . .

Mais tout n'est pas fini, car demain, vendredi soir au Forum, à l'occasion du grand soir du CARNAVAL de McGill, nous affronterons les Redmen à 7 h.15. Tout un spectacle vous attend si vous y venez; la joute de hockey et des artistes de réputation internationale feront les frais de la soirée qui débutera à 7 h. et se terminera à minuit. J'espère que vous vous ferez un devoir de venir appuyer vos "Carabins" à cette occasion tout en passant une soirée des plus agréables et à très bon compte.

Surveillez bien le prochain "Quartier Latin". On y annoncera la joute de mercredi prochain à l'aréna McGill, alors que les "Carabins" se mesureront aux champions de cette année, l'équipe de Laval, et tenteront de venger l'échec subi dans la vieille capitale dernièrement.

CARABINADES

Dès la première période, Gaston Germain, notre étoile défensive, a dû se retirer, souffrant d'une très mauvaise grippe qui, le privant de certaines forces, pouvait à l'occasion s'aggraver. Il sera de retour très prochainement cependant... Une autre de nos étoiles, à l'attaque cette fois, a dû également se retirer du jeu après avoir été atteint à la tête par un bâton, ce qui a nécessité plusieurs points de suture. Il s'agit de Gaby Alain... Non, ce n'est pas vrai que Toronto nous ait laissé une chance. En gagnant cette joute, ils gagnaient le championnat, en perdant, ils perdaient tout...

Félicitations spéciales aux supporters réguliers, Pierre Michaud, Jacques Richard et René Roy.

Jean-Louis Bourget

Dernier appel aux poutchinettes

Ce soir même, à 8 hres, au gymnase Strathcona, situé face à l'Hôtel de Ville d'Outremont, sur le Chemin de la Côte Ste-Catherine, commence l'entraînement de l'équipe de ballon-pain féminin.

Il n'est pas nécessaire d'être une experte pour y participer. Ce ne sera pour vous qu'un agréable passe-temps. Plus de vingt-cinq jeunes filles ont déjà donné leur nom pour y prendre part. Pourquoi ne pas faire comme elles? Les services d'un instructeur compétent ont été retenus par les autorités sportives pour faciliter la chose et aider celles qui ont à coeur de se perfectionner.

Alors, poutchinette qui lit ces lignes, pose là ton "Quartier Latin", et rends-toi au Centre Social, en 409, immédiatement, où l'on te permettra de téléphoner chez-toi à bon compte, pour dire que tu n'iras pas souper et que tu resteras à l'Université pour étudier avant de te rendre au gymnase pour 8 h. alors que débutera pour toi la phase sportive de ta vie d'étudiante.

Labatt
Labatt
50
Labatt
Labatt
Labatt

LA PARESSE DES UNS

Jeudi le 11, à l'Assemblée du Conseil de l'AGEUM, a été présenté le premier rapport de la Commission de la Constitution. Rapport préparé par André Larocque, Yves Papillon, Denis Vincent et André Desbiens. Rapport qui étudie la "Partie de la Constitution traitant de l'élection des officiers généraux".

L'espoir renaît

On propose "in breve": Art. 17 — L'élection des officiers généraux, président, vice-président, secrétaire, se fait au suffrage universel.

Art. 19 — L'élection des officiers généraux a lieu le troisième mercredi de mars de chaque année.

Art. 20 — La mise en nomination des candidats à ces postes se fait le premier mercredi de mars, de 11 h. à 2 h. entre les mains du secrétaire de l'AGEUM ou de son procuré et en présence d'au moins deux témoins.

— Au plus tard 15 jours avant la mise en nomination, le secrétaire de l'AGEUM doit envoyer au secrétaire de chaque groupement universitaire un avis contenant les principaux renseignements nécessaires à l'organisation des élections.

* * *

Enfin le suffrage universel ! Enfin le mariage tant attendu de l'AGEUM et du groupe étudiant ! Enfin l'union parfaite !

On a voté l'abrogation et l'entêtement du Collège électoral.

Décidément l'espoir surnage

Mais tout règlement général, c'est l'article 78 qui le dit, ne peut être abrogé que par un vote de 2/3 des membres votants et ce, à deux assemblées successives du Conseil de Direction, tenues au moins à trois jours d'intervalle.



CIGARETTES
EXPORT
BOUT UNI OU FILTRE

De nouveau le désespoir submerge mon âme

Car pour qu'il y ait effectivement suffrage universel, pour que, dès cette année, on en puisse tirer tout le profit possible, pour que les candidats aient le temps de se préparer et les officiers d'élection le temps de fourbir les urnes, pour que le Conseil ne fasse pas deux pas en arrière pour un en avant, pour tout cela, messieurs-dames, il faut tenir une autre assemblée le plus tôt possible.

Très facile, me direz-vous.

Mais non. Ce sont des gens très occupés que ces membres du Conseil de Direction de l'AGEUM. Ils n'ont pas le temps de tout faire. Donnez-leur une chance. Tenez, par exemple: l'idéal aurait été de tenir réunion dès cette semaine. Or voyez le programme chargé et surchargé de ces journées remplies de travail fécond, de charges harassantes, de soucis accablants...

Lundi: Réunion du Comité de rédaction du mémoire à l'Honorable Antonio Barrette.

Mardi: Revue Bleu et Or.

Mercredi: Hubert joue aux quilles (aux dernières nouvelles).

Jeudi: Le Conseil a une joute de Ballon-Balai.

Vendredi: Eh ! bien... c'est la veille du lendemain: "Y a une chose cé que les gars y voudraient pas".

* * *

On aura beau m'accuser d'être de mauvaise foi. On pourra bien me traiter de défaitiste. Je ne puis m'empêcher de prendre le mors aux dents quand je vois notre Conseil à nous, étudiants de l'Université de Montréal, dormir sur ses maigres lauriers, se vautrer dans sa paresse, devant une question de vie ou de mort pour l'AGEUM comme l'est cette question du suffrage universel.

On l'a assez dit, on l'a assez répété qu'il nous fallait un régime électoral vraiment démocratique. On l'a assez dit, on l'a assez répété qu'il s'agissait là d'une condition primordiale pour la survie d'une AGEUM indépendante et forte.

Mais, signe de piste de signe de piste, pourquoi est-ce qu'on vous a élu ?

* * *

En réponse à une question que nous lui avons posée, Hubert Reid nous a dit qu'il était probable qu'il y ait assemblée du Conseil lundi prochain, le 22.

Ma mauvaise humeur passée, j'admets que c'est une date acceptable (mais pas plus). La toute dernière cependant.

Lundi, il faudra voter, lundi il ne faudra pas remettre à plus tard. Même si Reid veut reporter la date du vote d'une semaine et ce, en passant sur le corps du directeur de la Commission de la Constitution (Vincent dixit), même si vous avez quelque objection de détail, faites quelque chose. Grouillez-vous.

Jacques Maher

BLOC-NOTES

ENFIN, LA PAIX!

L'armistice est signé, la hache de guerre enterrée, l'heure est aux effusions, la paix est revenue entre Laval et Montréal.

Les délégués de l'AGEUM ont ravalé leur orgueil, on s'est expliqué et l'on s'est aperçu que la divergence de vues entre les dirigeants de deux Associations n'était pas si grande que l'on pensait et qu'il y avait encore moyen de s'entendre et surtout d'aller voir le Premier ministre, avec un mémoire bien préparé, en plus.

L'AGEUM ne peut donc pas être taxée de chauvinisme et le danger qu'elle se retire de la FNEUC (le "Carabin" dixit) si danger il y eut évidemment, semble dissipé. Et comme il fallait bien jeter le blâme sur quelqu'un, on s'est entendu pour dire que "La Presse" avait monté d'avantage la divergence entre les deux groupes en épingle, qu'en réalité.

Maintenant que la paix est signée, il ne faut pas s'arrêter là. M. Barrette va nous recevoir, il nous l'a promis. L'on enverra un bref mémoire cette année, et l'an prochain, les promoteurs d'une documentation "scientifique" et approfondie pourront s'en donner à cœur joie et rédiger un mémoire de 599 pages si ça leur chante.

Pour le moment, puisque le mémoire qui sera présenté sera définitivement court, il conviendra d'insister verbalement sur la non-accessibilité de l'université à toutes les classes de la société et surtout sur la nécessité d'une enquête royale sur l'éducation.

Tant qu'à Bishop, que le diable les emporte. C'est une université de moins de 500 étudiants où semblent centralisés toute une bande de fils-à-papa. Que Dieu les bénisse et qu'ils bénissent eux-mêmes le Ciel d'être si privilégiés.

Puisqu'à l'heure actuelle le dialogue semble possible entre le Premier ministre et les présidents d'associations étudiantes, il importe que ceux-ci soient fermes dans leur attitude et ne perdent pas pied sur la nécessité d'une enquête royale sur l'éducation.

Lorsque cette enquête sera accordée, là il sera temps d'établir tous les graphiques et autres documents scientifiques que l'on voulait présenter. L'enquête s'impose. Tout le monde le sait et tout le monde (Chambres de commerce, commissions scolaires, UCJLF, CTCC, syndicats, etc.) l'a réclamée.

Cette enquête ne sera qu'un premier pas. Une fois que nous l'aurons obtenue, la bataille ne fera que commencer.

Trêve de chicanes et au boulot! Prochain objectif: Barrette!

Pierre J. G. Vennat

À L'ACCORD

Le dimanche 21 février, à 8 h.15 p.m., M. Marcel Bélanger, professeur à l'Institut de Géographie de l'Université de Montréal et spécialiste en géographie humaine, nous exposera les traits d'ensemble de l'Afrique, et nous entretiendra de son expérience au Togo. La conférence sera illustrée de projections.

Cette soirée aura lieu au local de L'Accord, 1426 rue Stanley. Téléphone: CRescent 2-3849.

Rappelons que "L'Accord", est une association à caractère culturel et social, ouvert à tous, canadiens, néo-canadiens et autres étrangers.

BAL DE CHIRURGIE DENTAIRE

A l'hôtel Windsor, salle Versailles, samedi le 12 mars, invitation à tous les dentistes. Pour renseignements complets s'adresser au comité du Bal à la faculté: M. Jean Laporte, C.D.I.

Les «vaches rient» d'la semaine

En Droit, le lendemain de la Saint-Valentin, ce commentaire entendu au cours d'Histoire des Institutions juridiques: "L'homme de mon homme n'est pas mon homme".

* * *

Au bal des étudiants de l'Université d'Ottawa on a annoncé à l'assistance les fiançailles de Ubert Reid. Mé y'a une chose cé que on se serait mépris. Le fiancé de l'année à l'exécutif c'est Yvon Tremblay, le valet de cœur.

* * *

Avis aux amateurs de récits de chevalerie, le "beu" a une impressionnante collection de textes des "Chevaliers de la table ronde de Laurentie" descendants en ligne bâtarde du seigneur don Quichotte de la Manche.

* * *

Ces preux chevaliers revendiquent "la liberté d'esprit égalitaire pour chacun et pour tous". A chaque Laurentien sera versé une once d'esprit sur présentation d'un certificat de bonne conduite canadienne-française catholique. Prière de s'adresser à la Commission des liqueurs.

* * *

L'esprit qu'on a, tue souvent celui qu'on croit avoir.

* * *

A "La Revue Socialiste" la lutte est dure entre la Franconie et la Laurentie. Le "beu", cette semaine, suggère le nom de Molsonie, y'a rien qui "labatt".

* * *

Réflexion d'un janissaire devant la gigantesque soudure qui trône au plein milieu de l'exposition des beaux arts: "Celle-là, j'réussis pas à m'a mettre dans la tête". Heureusement.

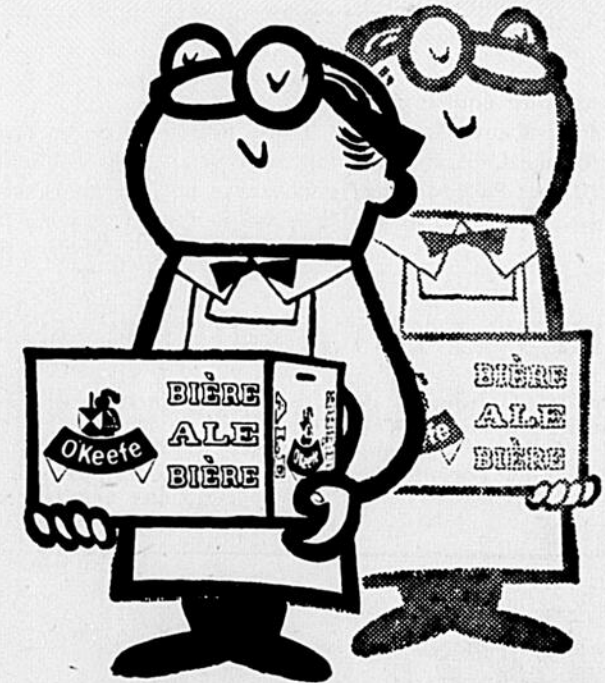
* * *

Au vernissage de l'exposition des beaux arts M. Lortie a déclaré qu'il remplaçait Mgr Lussier en pèlerinage à Québec. Cette époque n'est donc pas révolue! Le "beu" propose aux étudiants un pèlerinage à l'Oratoire, c'est moins loin et l'huile de saint Joseph est sûrement aussi bonne que la poussière de Parlement.

* * *

Le directeur n'a rien écrit cette semaine. Il réfléchit. Se prend-il pour un miroir? Il n'est pourtant pas poli!

Le beu



DE PLUS EN PLUS, LES ÉPICIERIS VENDENT O'Keefe

La bière O'Keefe est de plus en plus populaire et les épiciers le constatent par le nombre croissant de clients qui demandent O'Keefe... la bière douce. À votre prochain achat de bière, précisez O'Keefe — vous apprécierez sa douceur naturelle.

LE SECRET DE LA DOUCEUR O'KEEFE



Vous avez déjà mordu dans un pépin de raisin? C'est amer et désagréable, n'est-ce pas? Les viticulteurs sont parvenus, avec le temps, à cultiver du raisin sans pépins, pour que rien n'en gâte la délicate saveur. — Il en est de même pour le houblon.



Le houblon ordinaire, contient des graines qui donnent un goût amer désagréable à la bière. Cependant, les maîtres brasseurs O'Keefe exigent le "houblon sans graines" qui donne à la bière une saveur naturelle, sans trace de goût amer désagréable.

Buvez O'Keefe La Bière Douce!